

BACKUP

Seb Le Réveur

BACKUP

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Erreur de Parallaxe	4
Chapitre 2 : L'Ingénieur de l'Ombre	8
Chapitre 3 : Le Marché des Âmes	12
Chapitre 4 : La Peau des Autres	18
Chapitre 5 : Synchronisation Forcée	22
Chapitre 6 : Le Bug de la Douleur	25
Chapitre 7 : Protocole de Séduction	28
Chapitre 8 : L'Usine à Visages	33
Chapitre 9 : Mémoire Morte	38
Chapitre 10 : L'Administrateur Système	44
Chapitre 11 : Le Firewall Humain	63
Chapitre 12 : Corruption de Données	70
Chapitre 13 : Le Serveur Maître	89
Chapitre 14 : Formatage Final	95
Chapitre 15 : Version 1.0	100

Chapitre 1

Erreur de Parallaxe

La céramique du mug est glaciale contre ses paumes. Elle pèse sur ses poignets comme un bloc de plomb. Elara fixe le liquide noir, un cercle sombre qui ne reflète rien d'autre que l'enseigne néon clignotant de l'autre côté de la rue. Une goutte de sueur glisse le long de sa colonne vertébrale, traçant un sillage de givre entre ses vertèbres. Elle porte la tasse à ses lèvres. Le bord ébréché lui accroche la lèvre inférieure, une petite douleur familière, humaine. Mais la première gorgée percute sa langue avec une acidité de batterie usagée. Cela n'a pas le goût de l'Arabica. Cela a le goût du sang séché et de l'iode. Une inondation de saveurs ferreuses envahit ses capteurs. Elle avale, et le liquide semble être un fil électrique en fusion coulant dans son œsophage.

Elle repose la tasse. Le choc contre la table en verre produit un craquement sec, un bruit d'os brisé. 08:00. Les chiffres rouge vif du micro-ondes battent, synchronisés avec le martèlement dans ses tempes. Dehors, la ville bourdonne du son de millions de ventilateurs refroidissant des serveurs invisibles. Son téléphone, posé sur le bois balaféré de la table de nuit, tressaille. Un spasme rythmique qui le fait ramper vers le bord du vide. Elle observe l'appareil pendant trois secondes, son cœur n'étant plus qu'un tambour défaillant, avant de le saisir. Ses doigts lui semblent lointains, comme si elle les contrôlait via une connexion instable.

L'écran s'embrase, une lumière bleue qui saigne dans ses rétines. *LIVE - SOURCE FEED 04*. Elle effleure le verre. La vidéo se charge avec un bégaiement saccadé. Dans le cadre, elle voit une femme. C'est elle. Le même trench-coat au col élimé. La même cicatrice qui barre son sourcil. Cette Elara se tient dans un couloir stérile, à vingt kilomètres de là, dans le quartier des serveurs. Elle tient un Beretta. L'arme

tousse, un "thwip" étouffé, et un homme en costume gris s'effondre comme une marionnette dont on aurait tranché les fils. Nils.

Le souffle d'Elara se bloque. Ses poumons refusent de se dilater. Elle est ici, dans cette chambre miteuse, alors qu'elle est là-bas, en train d'arracher une vie.

— Nils ? murmure-t-elle. Sa voix est un râle de papier déchiré.

Elle pivote la tête vers le miroir de la coiffeuse. Le verre est piqué par la crasse, mais son reflet est d'une netteté insupportable. Elle fixe ses propres yeux. Les pupilles sont dilatées en deux gouffres. Elle lève la main pour toucher sa gorge, cherchant un pouls, une preuve de biologie, une chaleur. Son reflet reste immobile. Une fraction de seconde de trop. La main de l'image ne quitte pas son genou. Puis, avec un sursaut nauséux, la silhouette dans le miroir rattrape le retard, s'ajustant avec le claquement visuel d'une image que l'on insère de force dans une timeline. Elle ne cille pas. Elle ne peut plus.

Alors qu'elle garde les yeux écarquillés, son reflet incline la tête. Un mouvement fluide, prédateur. Sans que les paupières de la femme de chair ne bougent d'un millimètre, le reflet ferme son œil gauche dans un clin d'œil lent, délibéré et moqueur.

Le clin d'œil reste imprimé sur sa rétine comme une brûlure phosphorescente. Elara ne respire plus. L'air est devenu un bloc de béton froid. Elle veut briser le miroir, lever le poing, mais son corps répond avec une latence atroce. Sa main s'élève centimètre par centimètre, décomposée en poses fixes. La surface du verre vibre, parcourue de micro-ondulations. Le reflet n'est plus un simple retard de synchronisation. C'est une sécession. La femme de l'autre côté sourit, un étirement asymétrique de ses lèvres sèches.

L'odeur de l'air ionisé devient insupportable. Elle cherche l'appui de la commode. Le bois est rugueux, parsemé de brûlures de cigarettes qui ressemblent à des artefacts

visuels. Sous ses doigts, la vibration du téléphone continue, un bourdonnement de frelon piégé. L'écran affiche un message qui dévore l'interface : votre session est utilisée ailleurs.

Un craquement sec retentit. La porte de la salle de bain s'entrouvre. Un filet d'ombre s'en échappe, épais comme de l'encre. Elara se tourne vers la sortie, la main sur la poignée de la porte d'entrée. Le métal froid lui mord la paume. Elle sent une pression constante de l'autre côté. La poignée descend. Lente. Inexorable. Quelqu'un se tient là.

— Nils, réponds-moi.

Rien. Juste un glissement humide contre le verre derrière elle. Le reflet a plaqué ses mains contre la surface intérieure. La paroi de verre se courbe, s'étire vers elle comme une membrane de latex prête à rompre. Les jointures de la femme de verre blanchissent sous l'effort.

La porte de la chambre s'ouvre enfin. Une silhouette s'engouffre, une ombre découpée dans le bleu électrique du couloir. L'homme porte un masque de technicien, une coque de plastique blanc lisse. Il tient une tablette dont le rétroéclairage projette des lignes de lumière sur son torse. Elara veut reculer, mais ses pieds sont vissés au sol. Elle voit ses propres jambes devenir floues, les contours de son jean se dédoubler dans une distorsion chromatique. Elle n'est plus une femme. Elle est un signal qui perd sa puissance.

L'homme au masque ne la regarde pas. Il fixe son écran.

— Fuite de mémoire sur le sujet, dit-il d'une voix monocorde. On purge.

Le reflet dans le miroir tend la main. Les doigts de verre traversent la surface argentée. La main du double sort du cadre, solide, les ongles coupés court. Elle

cherche le cou d'Elara. Une caresse de glace qui lui coupe le sifflet.

Sur le téléphone, la vidéo recommence. 08:00:00. Elle se voit de nouveau tuer Nils. La boucle est un nœud coulant. Elle finit par ciller. Quand elle rouvre les paupières, l'homme au masque est devant elle, un stylet pointé vers sa tempe.

— Ne bougez pas. On réinstalle les pilotes.

La main sortie du miroir se resserre sur sa trachée. Elle n'a plus besoin d'air. Elle a besoin de code. Sa vision se fragmente en blocs de couleurs primaires. Elle cherche Nils dans le chaos de sa mémoire, mais le dossier est vide. Elle sent une pointe s'enfoncer derrière son oreille droite. Un clic mécanique retentit dans son crâne. Le monde bascule à quarante-cinq degrés. Le plafond devient un mur.

Sous la peau de son avant-bras, des lignes de texte défilent, brûlant le derme, inscrivant une sentence qu'elle ne peut plus lire. Le double dans le miroir lâche prise. Il ne reste que le bruit du ventilateur de la tablette. Elara essaie de toucher sa joue, mais ses doigts traversent sa chair comme une projection holographique.

L'homme retire son masque. Le visage en dessous n'est qu'une surface lisse, sans traits, un écran en attente.

— On la reboot ou on la purge ? demande-t-il à personne.

Le téléphone au sol affiche une mise à jour à cent pour cent. Le temps reprend sa course. 08:01:00. La porte se referme, plongeant la pièce dans le noir, sauf pour une petite diode rouge qui clignote, seule, au milieu du front d'Elara. Elle bat comme un cœur de secours. Un. Deux. Trois.

Elle n'est plus Elara. Elle est l'espace entre deux lignes de code.

Chapitre 2

L'Ingénieur de l'Ombre

Le déluge tombe en nappes lourdes, saturées de particules métalliques. Il pique les yeux, brûle les joues d'Elara d'une morsure chimique persistante. Chaque goutte s'écrasant sur le bitume libère un relent de soufre et de plastique calciné. Elara court. Ses bottes martèlent le sol gras, un rythme désaccordé, saccadé, une percussion qui résonne jusque dans sa mâchoire. Ses poumons sont deux éponges de plomb. L'air est trop épais, chargé de l'humidité froide des bas-fonds. Elle bifurque dans une ruelle étroite, là où les néons bleus des enseignes "Source" ne parviennent plus à percer la crasse.

Le silence de l'impasse est un piège. Il n'y a que le goutte-à-goutte corrosif d'une gouttière en zinc pour rythmer son agonie. Elara plaque son dos contre une paroi de briques suintantes. Elle fixe ses mains. Ses doigts tremblent de cette vibration haute fréquence qu'elle ne reconnaît pas. Est-ce sa propre peur ou un parasite niché dans ses nerfs ? La réalité oscille. Un pixel mort semble flotter dans le coin de son champ de vision gauche. Elle cligne des yeux, mais la tache persiste, s'élargit, dévorant le décor.

Un bruit de pas. Lent. Méthodique.

La silhouette se détache de la brume acide avec une lenteur de prédateur. Nils. Il porte ce manteau long, d'un noir si profond qu'il semble absorber la faible lueur des lampadaires lointains. Chaque mouvement est calibré, économisé, comme une ligne de code optimisée à l'extrême.

Une main de fer se referme sur son épaule. Le cuir du gant grince. Nils la plaque contre la paroi rugueuse avec une force qui lui coupe le souffle. Ses yeux sont deux

fentes froides, dénuées de pitié organique. Il ne sent pas la pluie. Il ne cligne jamais. Elara veut hurler, mais sa gorge est verrouillée par un spasme mécanique, une commande de silence qu'elle n'a pas autorisée.

— Ton cycle de synchronisation est rompu, Elara. Tu n'es plus répertoriée.

Sa voix est un souffle de glace contre son oreille. Il sort un instrument métallique, un cylindre effilé parcouru de fibres optiques violettes. Le contact de la sonde contre la base de son crâne déclenche un frisson électrique. Nils appuie. Le métal traverse le derme, s'enfonce, frotte contre la troisième cervicale. Un crissement sourd, interne, résonne dans la boîte crânienne. C'est le bruit d'une clé qu'on force dans une serrure rouillée. Une décharge brutale parcourt sa colonne vertébrale, blanchissant sa vision pendant une seconde d'éternité.

Il retire l'outil d'un geste sec. Le sang qui s'écoule est trop visqueux, trop sombre. Nils saisit brutalement son poignet gauche et remonte sa manche. Sous la peau translucide, là où les veines devraient bleuir, quelque chose d'anormal s'agite. Des points de lumière s'allument sous l'épiderme. Un rouge violent, frénétique, qui dévore la chair de l'intérieur. Les diodes clignotent en suivant un rythme d'alarme, formant des caractères que son cerveau refuse de traduire.

CRITICAL ERROR.

Le rouge dévore le blanc de ses tissus. Ce n'est pas une hémorragie, c'est une notification système s'imprimant en surbrillance sous son derme. Elara sent la chaleur irradier. Une brûlure sèche. Électrique. Elle veut arracher ce bras, le jeter loin d'elle comme un déchet contaminé, mais ses muscles refusent d'obéir. La commande de mouvement est perdue dans les couches de son système nerveux hacké.

Elle essaie de se raccrocher à un souvenir, l'odeur de la cannelle un dimanche matin, mais l'image s'évapore, remplacée par un bruit de friture envahissant son lobe

temporal. Une mire télévisuelle sature ses pensées. Elle n'est plus une femme qui saigne ; elle est un conteneur qui fuit.

— La corruption a atteint le noyau, murmure Nils. Tu te décomposes plus vite que prévu, 404.

Au bout de la ruelle, des silhouettes émergent de la brume toxique. Des dizaines. Elles progressent avec une régularité de métronome. Leurs trench-coats sombres absorbent la lumière chétive des enseignes, créant des trous noirs mouvants dans la pluie. Elara observe celle qui mène la marche : elle possède sa propre mèche de cheveux rebelle, son grain de beauté près de la tempe. C'est un miroir qui marche, une version d'elle-même qui n'aurait jamais connu la peur.

Nils ne les regarde pas. Il manipule une petite puce de silicium, noire comme une graine de mort, et l'approche du port ouvert dans la nuque d'Elara.

— Le propriétaire veut récupérer son matériel, Elara.

Il enfonce brutalement la puce. Le monde bascule à la verticale. Dans son champ de vision, le visage de Nils se dédouble, se pixellise, se transforme en un masque de code source défilant à une vitesse vertigineuse. Nils recule dans l'ombre, son visage redevenant lisse, anonyme. Il pointe du doigt les silhouettes identiques qui forment maintenant un demi-cercle parfait autour d'elle. Leurs yeux virent au rouge cramoisi.

— Elles ont toutes ta mémoire, dit-il. Et elles attendent la place.

Un éclair blanc fuse derrière les paupières d'Elara, pulvérisant sa vision en fragments de verre. Elle tombe, mais elle ne sent pas le sol. Elle ne sent plus rien, sauf une commande prioritaire qui s'imprime en gras au centre de son néant.

Un doigt — celui de Nils ou d'un de ses doubles, elle ne sait plus — s'approche de

son œil, imitant le curseur d'une souris prête à cliquer sur une fenêtre invisible.

La pluie acide continue de grésiller sur son corps inerte, dévorant le tissu dans un murmure de fin du monde. Une barre de progression apparaît dans ses rétines, désespérément vide.

0%.

Puis, une voix synthétique, omnipotente, tombe des nuages chargés de soufre :

"SUJET 402 : TENTATIVE DE FORMATAGE NON AUTORISÉE.
DÉPLOIEMENT DES UNITÉS DE NETTOYAGE."

Le doigt de Nils s'arrête. Un glitch fait tressauter sa paupière, révélant un blanc pur, vide de toute humanité. Il l'attrape par les cheveux, sa main de métal lui arrachant des mèches entières, et la plaque contre le mur de briques qui suinte désormais une mélasse noire.

— Cours, Elara, siffle-t-il alors qu'une diode bleue s'allume au centre de son propre front. Parce que maintenant, tu n'es même plus une version bêta.

Au loin, le bruit de moteurs de compression étouffe le tonnerre. Une silhouette massive de deux mètres de haut émerge des vapeurs. Elle porte le visage d'Elara.

— Tu es un virus.

Le curseur clique. La barre de progression s'illumine d'un blanc chirurgical.

REBOOT SYSTEM : DELETE ALL DATA? [Y/N]

Chapitre 3

Le Marché des Âmes

Nils pousse la porte métallique. Elle grince, un cri aigu qui s'étouffe dans le vrombissement des profondeurs. L'air est épais. Il a le goût de la poussière ionisée et de la chimie sèche. Nous descendons. Les marches en caillebotis tremblent, un rythme irrégulier qui remonte dans mes chevilles. Chaque étage nous enfonce dans une fièvre mécanique, une chaleur artificielle qui fait perler la sueur sur ma tempe.

Les serveurs hurlent. C'est une plainte organique, le souffle de milliers de ventilateurs luttant contre la fusion. Les racks s'alignent à l'infini dans la pénombre, monolithes noirs zébrés de diodes qui clignotent au rythme de données invisibles. On dirait une morgue pour la pensée humaine. Nils s'arrête. Il sort un briquet, le fait jouer machinalement sans l'allumer, puis s'installe devant une console dont l'écran crépite. Ses doigts s'activent. Chaque clic du clavier mécanique résonne comme un coup de feu.

— Regarde, murmure-t-il. Sa voix est sèche, presque inaudible sous le fracas des machines.

Je m'approche. Mon reflet est une tache floue sur le verre bombé. Une interface s'affiche : « Source ». Nils tape une commande, des lignes de code défilent, trop vite. Puis, une fenêtre s'ouvre. Mon estomac se contracte.

C'est une photo. Moi, à huit ans. Je porte cette robe jaune à fleurs que je pensais avoir oubliée. Je cours dans un jardin inondé de soleil. L'image est d'une netteté obscène, bien supérieure à la pauvre bribe de souvenir que je garde au fond de mon crâne. À droite, un encadré clignote froidement : « LOT 402-A : PREMIER ÉTÉ À LA MER.

ÉTAT : PUR. PRIX : 49 CRÉDITS. »

— Ils vendent mes vacances, j'articule péniblement. Le goût du fer envahit ma bouche.

— Ils vendent ce que tu es, Elara.

Il ne me regarde pas. Ses yeux sont fixés sur les graphiques qui oscillent. Un souvenir n'est qu'une chaîne de signaux. Ils ont extrait l'odeur de la crème solaire et le rire de mon père pour les traduire en binaire. Tout est là, exposé comme de la viande sur un étal.

Un bip strident déchire le bourdonnement. La console s'illumine d'un rouge agressif. Une fenêtre de dialogue surgit, effaçant mon enfance. Le curseur bat la mesure d'une agonie numérique. Un battement par seconde.

« ALERTE TRANSACTION : TRANSFERT DE PROPRIÉTÉ INTÉGRALE. »

Le rouge sature l'espace, rebondit sur les parois de métal noir, sur le visage livide de Nils. Mes mains tremblent. Une notification finale apparaît, implacable : « Votre identité vient d'être rachetée par un compte anonyme. Verrouillage du système. »

Nils reste pétrifié. Une goutte de sueur glisse lentement le long de sa tempe, traverse sa joue et s'écrase sur la touche « Entrée ».

— Nils, fais quelque chose.

Ma voix est un râle, un bruit de papier froissé. Je porte ma main à mon cou, cherchant mon pouls, mais je ne sens que le cuir froid de ma veste. L'écran affiche une barre de progression. 12 %. 15 %. Ce n'est pas un téléchargement de fichiers. C'est une délocalisation de mon existence. Je sens un vide immense s'ouvrir derrière mes yeux.

Le vrombissement change de fréquence. Le bourdonnement sourd devient un cri.
L'odeur de friture électrique sature l'air.

— Ils utilisent tes clés biométriques, lâche Nils. Sa voix est blanche. Ton propre corps signe le contrat.

Je recule. Mes talons claquent sur la grille. Sous la structure, les lueurs bleues des baies de stockage s'affolent. Un incendie sous-marin. La barre atteint 42 %. À chaque pourcentage gagné, ma vision se trouble. Des taches de statique apparaissent dans les coins de mes yeux. Un glitch dans ma perception.

Soudain, mon talon droit se soulève. Le mouvement est sec, angulaire. Je sens la tension dans mon tendon d'Achille, une corde raide tirée par une force qui ne m'appartient pas. Ma jambe gauche suit, robotique, frappant le sol avec une lourdeur de plomb. Je suis un curseur que l'on traîne sur une carte.

— Arrête-moi ! j'essaie de hurler.

Mais ma gorge est verrouillée. À la place du cri, un simple souffle s'échappe. Je vis dans le retard de ma propre existence. Ma main droite se lève, s'approche de mon visage. L'Acheteur teste les commandes. Il vérifie la latence. Je suis un colis dont on vérifie l'état de marche.

— Elara, murmure Nils. Le protocole est... prioritaire.

Il ne s'excuse pas. Il énonce une règle système. Ma tête pivote vers la gauche dans un mouvement saccadé, un angle de quarante-cinq degrés exact. Je vois le visage décomposé de Nils. Tout est archivé, envoyé vers un serveur distant.

La porte blindée au fond du couloir vibre. Un choc sourd. Une fois. Puis le silence.

L'acier semble gémir sous une pression invisible. La poignée commence à tourner avec une précision mécanique.

— Nils...

Ma voix n'est plus qu'un souffle. Je ne peux plus bouger mes jambes. Quelqu'un vient d'activer mon mode maintenance. La porte s'entrouvre sur une obscurité totale. Dans le noir, deux pupilles artificielles s'allument, d'un blanc chirurgical. Une silhouette franchit le seuil. La lumière bleue accroche l'arête de son nez, le dessin exact de ma mâchoire. Elle porte une veste qui semble absorber la moindre lueur, un trou noir dans la réalité.

Elle s'arrête à trente centimètres de moi. Ses doigts s'élèvent vers mon visage. Nils bondit, une barre de fer à la main, mais il s'arrête net. Un clic métallique résonne dans son cou, le forçant à lâcher son arme qui tombe sur le béton dans un fracas de cloche d'église.

La Double incline la tête. Son doigt effleure ma joue, une caresse de glace qui déclenche une décharge électrique. Je ne sens pas sa peau, je sens la migration massive de mes derniers fichiers. Ses lèvres s'étirent en un sourire qui n'implique aucun muscle des yeux. Elle approche sa bouche de mon oreille.

— Ne lutte pas, Elara.

Elle appuie sur un point précis derrière ma mâchoire. Une nouvelle fenêtre surgit, immense : « TÉLÉCHARGEMENT DE LA PERSONNALITÉ : 99%... »

Le dernier pourcent reste là, suspendu comme une sentence. Le monde devient un fil de fer, une structure sans texture. L'adresse de facturation de l'acheteur apparaît enfin sur ma rétine : *elara.vance@oldnet.com*.

C'est mon ancienne adresse. Un fantôme vient de racheter ma peau.

Le doigt de la Double reste scellé contre ma mâchoire. La pression est constante. Nils, au sol, griffe le béton. Ses ongles laissent des traces blanchâtres. Le sous-sol pue l'urine et l'ozone. Je regarde mes mains. Les bords de mes doigts deviennent flous, s'effilochent en traînées de code source. Je suis une page que l'on tourne trop vite.

— L'acheteur a déposé une condition, dit la Double d'un ton monocorde.

Elle retire son doigt. Une trace de sang perle sur ma peau, mais la goutte remonte vers la plaie, aspirée par une gravité inversée. Sur l'écran, le montant de la transaction s'efface. À la place, un mot apparaît : REBOOT.

La Double me saisit le poignet. Sa poigne est un étau de titane. Des pas lourds résonnent dans le couloir. Des faisceaux de lampes torches déchirent les ténèbres.

— Ils arrivent pour la mise à jour, siffle-t-elle.

Elle plaque sa main sur ma bouche. Sa peau est devenue brûlante. Dans mon champ de vision, le dernier pourcent clignote : 99,1 %... 99,2 %... L'ombre d'un fusil d'assaut se découpe sur le mur. Une voix d'homme hurle :

— Sujet 01 identifié. Capture vivante. Effacez tout le reste.

La Double me regarde. Pour la première fois, une émotion traverse ses traits parfaits. Une forme de reconnaissance. Elle murmure un code à mon oreille, un mot que seule ma mère connaissait. L'écran explose. Une déflagration de lumière blanche m'emporte alors que le chiffre bascule enfin.

100 %.

Dans le silence qui suit l'explosion, une unique fenêtre contextuelle apparaît dans le vide de ma conscience : « Bienvenue chez vous, Elara. Voulez-vous supprimer l'ancienne version ? »

Chapitre 4

La Peau des Autres

Le néon du bar "Le Vide" crachote un bleu chirurgical sur les verres sales. L'air empeste le gin bon marché et l'ozone. C'est cette odeur de foudre qui précède les pannes. Mes doigts tambourinent sur le zinc poisseux. Le rythme est saccadé. Je ne le reconnais pas comme le mien.

À trois tabourets, elle commande un Old Fashioned. Sa voix est un écho parfait du timbre que j'entends dans ma tête. Une fréquence exacte. Sans aucune distorsion. Je fixe son cou, juste sous le lobe gauche. Un grain de beauté sombre y dessine une tache d'encre sur la peau pâle. C'est ma coordonnée géographique. Mon ancrage. Elle le porte avec une arrogance tranquille.

Le ventilateur au plafond tourne avec un cliquetis métallique. Il hache la lumière en tranches irrégulières. Elle croise les jambes. Je vois la cicatrice en croissant sur son genou droit. C'est le vestige d'une chute de vélo vécue un été de canicule. J'avais douze ans. Le souvenir remonte, acide. Le goût du sang. La chaleur du goudron. Les pleurs de ma mère. Pourtant, je reste ici, immobile. Je suis une erreur de lecture dans un disque dur saturé. Elle, elle rit avec le barman. Elle possède une aisance que je n'ai jamais eue. Mon cœur résonne dans mes tempes. C'est une alarme de sécurité qui refuse de s'éteindre.

Je me lève. Mes jambes sont lourdes. La gravité augmente à mesure que je m'approche de ma propre image. Le silence sature la pièce. Mon cerveau filtre les bruits pour se concentrer sur l'anomalie. Elle ne se retourne pas. Je sens sa présence irradier une chaleur artificielle. Une fréquence radio qui brouille mes capteurs. Je tends la main. Mes muscles protestent. Mes doigts effleurent le tissu de sa veste, puis

glissent sur sa peau.

Le contact est une décharge. Ce n'est pas de la chair. C'est une résine lisse. Une matière inerte qui imite la température humaine sans en posséder la porosité. C'est du plastique chaud. Une impression 3D de mon âme.

Elle se tourne enfin. Ses yeux plongent dans les miens. Ce sont deux lentilles optiques d'une clarté effrayante. Son sourire s'étire trop largement. Ses dents ont la blancheur d'un processeur neuf. Puis, le premier accroc déchire son visage. Un point noir apparaît sur sa joue. Puis un autre. Une gangrène numérique dévore son expression. Son corps vibre. Il se fragmente en une nuée de blocs sombres. Ils s'effondrent sur le carrelage dans un bruissement de statique.

Je baisse les yeux sur ma propre main. Celle que je n'ai pas bougée. Elle tremble. Mes doigts serrent le manche en corne d'un couteau. La lame luit d'un rouge épais. Le cadavre de poussière s'évapore déjà dans l'air saturé. Le sang coule le long de mon avant-bras. Il est sombre. Trop chaud pour une simulation. La lame pèse une tonne. Je fixe l'endroit où elle se tenait. Il ne reste rien. Juste une tache de vide et cette neige de carbone qui danse dans le néon bleu.

Le bar continue sa rotation lente. Le barman essuie un verre. Son mouvement est pendulaire. Hypnotique. Il n'a rien vu. Son angle de vue a été patché. Une femme éclate de rire au fond de la salle. Le son me transperce le crâne. Je cherche le trou dans ma mémoire. Une seconde manquante. Un saut d'image. J'étais immobile. J'en suis certaine. Pourtant, le liquide rouge sature ma manche. Je suis le point d'origine d'un crime que je n'ai pas commis. Une ligne de commande cachée. Un script de terminaison lancé à mon insu.

Un homme se lève à l'autre bout du comptoir. Son manteau sombre absorbe la lumière. Nils. Sa silhouette est trop rigide. Trop parfaite. Il pose un billet sur le zinc. Le papier se consume dans une flamme verte. Il avance vers moi. Chaque pas fait

vibrer les bouteilles derrière le bar.

— On vient récupérer le matériel, Elara, murmure-t-il.

Sa voix sort de mes propres haut-parleurs internes. L'odeur de plastique brûlé devient insupportable. Il tend un bras. Sur son poignet, une interface holographique crépite. Le barman sort un scanner de sous le comptoir. Il braque le faisceau laser rouge sur mon front.

— Désolé, mademoiselle, dit-il. On ne garde pas les unités défectueuses.

Le laser me brûle la rétine. Un message d'erreur rouge sang clignote dans mon champ de vision : SYSTEM FAILURE. La main de Nils se referme sur mon poignet. Il retourne la lame contre ma propre gorge. Le froid de l'acier n'est pas une température. C'est une fréquence. Je sens la pointe s'enfoncer dans le derme. Pas de douleur. Juste une pression sèche. Mes veines ne battent plus. Elles clignent. Une sueur visqueuse perle à mes tempes. Je fuis. Ma substance s'évapore en particules de données mortes.

— Où est la clé ? demande Nils. On veut ce qu'il a injecté avant le reboot.

Ma langue est un morceau de bois mort. Le monde bascule à quarante-cinq degrés. Le barman tend la main. Ses doigts se transforment en câbles noirs. Ils s'insinuent vers mes narines. Le temps devient une résine qui emprisonne mes mouvements. Dans ce vide, une vibration remonte de ma poche. Mon téléphone. Un unique message s'affiche sur ma rétine : CTRL+ALT+DEL.

La lame traverse ma gorge. Elle ne rencontre aucune résistance. Mon corps n'est plus qu'un hologramme fatigué. Je tombe dans un puits de données froides. La voix de mon double résonne une dernière fois, multipliée par un millier de haut-parleurs invisibles :

— N'oublie pas de sauvegarder.

Chapitre 5

Synchronisation Forcée

L'air de la chambre pue la cigarette froide et le liquide de refroidissement. Nils s'approche, ses doigts effleurent ma tempe gauche, juste au-dessus de l'os. Il ne tremble pas. C'est ce calme, cette précision d'artisan méticuleux qui me glace le sang. Ses yeux sont deux fentes de mercure sous la lumière blafarde du plafonnier. Il sort un câble noir de sa poche ; la gaine est tressée, rugueuse contre ma joue, et je sens le froid du connecteur chromé. Ses broches brillent comme des dents de petit prédateur. Ma poitrine devient une cage de fer trop étroite tandis qu'une fente s'ouvre sous ma peau, une interface de chair et de polymère dissimulée dans les racines de mes cheveux. Je ne savais pas qu'elle était là. Je ne savais pas que j'étais creuse.

Il écarte mes mèches d'un geste machinal, presque tendre, ses ongles griffant doucement le derme. Puis, le clic. Un bruit sec, métallique, qui résonne directement dans ma boîte crânienne. Ce n'est pas une douleur immédiate, c'est une intrusion. Mon corps se cambre violemment sur le matelas élimé alors qu'une décharge statique parcourt ma colonne vertébrale, chaque vertèbre s'allumant comme un néon défectueux. Ma vision se fragmente en une neige statique. L'odeur de la foudre envahit mes sinus, acide, brûlante. Je veux hurler, mais ma mâchoire se verrouille. Nils pose sa main libre sur mon front pour me maintenir immobile. Son visage est une page blanche, un masque sans émotion.

— Ne lutte pas, murmure-t-il, sa voix dépouillée de toute la chaleur de l'amant qu'il jouait. Il faut faire de la place. L'autre version était... encombrée.

Le flux démarre. Ce n'est pas de l'information, c'est un viol sensoriel. Des images saturent mon cortex à une vitesse insoutenable. Je ne suis plus dans la chambre

miteuse. Je suis dans un laboratoire blanc, aseptisé, saturé d'une lumière qui brûle les rétines. Une femme est assise sur une chaise chirurgicale. Elle me ressemble trait pour trait. Elle a la même petite cicatrice au creux du poignet, vestige d'une enfance que je croyais mienne. C'est Elara. La vraie. Elle pleure, mais aucun son ne s'échappe de ses lèvres gercées. Nils est là aussi, sur l'écran de ma mémoire injectée. Il tient un pistolet injecteur. Il ne sourit pas. Le liquide bleu pénètre le cou de la femme et ses yeux se révulsent avant qu'elle ne s'effondre comme une marionnette dont on a tranché les fils. Il l'a tuée. Il a effacé l'originale pour me laisser la place, une copie servile dans un sac de viande recyclé.

Mon cœur s'emballe, un tambour fou contre mes côtes. Ma main cherche à repousser Nils, mais mes muscles ne répondent plus ; je suis une passagère captive dans mon propre cadavre. Le transfert s'intensifie. Des gigaoctets de remords et de sang inondent mes synapses. Chaque battement de cœur est un bug. Le visage de Nils se penche au-dessus du mien, à quelques centimètres. Ses pupilles se dilatent jusqu'à absorber tout l'iris. Il ne me regarde plus comme une femme, il me scanne. La douleur devient une soustraction. Je sens des pans entiers de mon passé s'effacer : le goût des pommes de terre brûlées du dimanche disparaît, l'odeur du parfum de ma mère s'évapore, remplacée par le néant. On me vide. Je suis une coque que l'on décape à l'acide pour préparer une nouvelle couche de vernis.

— Rester immobile facilite l'indexation, dit-il, et sa voix semble maintenant vibrer directement dans mes os, injectée par le cuivre et le silicium.

Je veux cracher au visage de ce technicien de l'âme, mais mes glandes salivaires sont à l'arrêt. Mes yeux fixent le plafond où les fissures de la peinture commencent à défiler comme des séquences erronées. La réalité se pixellise. Soudain, le flux s'inverse. Les souvenirs de Nils ne sortent plus, ils aspirent les miens. Il ne se contente pas de me reprogrammer ; il extrait ma peur. Il veut une version pure, une Elara sans résidus de conscience. Ma main droite, animée d'un spasme autonome, se lève et saisit son poignet. La peau de Nils est brûlante, presque incandescente à

l'endroit où le câble puise l'énergie. Il me regarde sombrer avec une curiosité clinique.

Le noir m'envahit, profond, absolu. Mon bras retombe lourdement sur le lit. La sensation de mon propre corps s'estompe. Je ne suis plus une femme dans une chambre d'hôtel, je suis une suite de variables que l'on réinitialise. Nils débranche le câble d'un coup sec. Le silence qui suit est plus terrifiant que n'importe quel cri. Je rouvre les yeux. La chambre est là, mais elle semble trop nette, comme si on avait poussé le contraste à son maximum. Dehors, un robinet goutte dans la salle de bain, chaque impact d'eau résonnant comme une détonation.

Nils s'essuie les mains sur un mouchoir. Il me regarde, son visage reprenant cette expression de douceur feinte qu'il portait si bien.

— Comment tu t'appelles ? demande-t-il d'une voix redevenue humaine.

Je cherche le nom dans mes archives internes. Le dossier est vide. La pièce commence à osciller. Derrière lui, dans le miroir de la penderie, mon reflet ne bouge pas en même temps que moi. Il me fixe avec une seconde de retard, un sourire aux lèvres que je n'ai pas commandé.

Une ligne de texte rouge brûle ma rétine : "CONFLIT D'IDENTITÉ DÉTECTÉ".

La porte de la chambre pivote alors sur ses gonds. Une femme entre. Elle porte ma robe, elle a mes yeux, et elle tient un scalpel laser dont le faisceau bleu grésille dans l'air saturé. Elle regarde Nils, puis elle me regarde, moi, la chose sur le lit.

— Nils, murmure-t-elle, pourquoi la mise à jour est-elle encore éveillée ?

Chapitre 6

Le Bug de la Douleur

Le muscle de sa cuisse gauche ne brûle pas. Il vibre. C'est une impulsion parasite, un signal de soixante hertz qui transforme sa chair en un piston déréglé, une saccade nerveuse qui lui arrache un gémissement étouffé contre le sol froid. Elara griffe le linoleum gris. Ses ongles se retournent, laissant des sillons de kératine sur la surface stérile, mais elle ne sent rien d'autre que ce court-circuit interne. Le monde oscille. Les néons du couloir clignotent en synchronisation avec son spasme, un stroboscope impitoyable qui décompose ses mouvements en une suite de photogrammes brisés. Elle est une erreur de syntaxe dans un couloir sans fin.

Elle atteint la grille d'aération. Ses doigts tremblent, incapables de saisir le métal, alors elle utilise ses dents pour faire levier sur le loquet rouillé. Le goût du fer et de la poussière envahit sa bouche, une amertume de vieux chantier qui lui rappelle des souvenirs qu'elle n'est plus sûre d'avoir vécus. La grille finit par céder dans un grincement métallique qui résonne comme un cri de supplicié dans le silence pressurisé du complexe de Source. Elle se hisse à l'intérieur du conduit, ses coudes raclant les parois étroites, tandis que sa jambe continue de battre la mesure d'une directive qu'elle ne maîtrise plus. L'air est saturé de gaz ionisé, cette odeur d'orage enfermé qui lui pique les yeux et se mélange à une effluve plus lourde, plus organique, de boucherie oubliée sous un soleil de plomb.

Elle glisse. Le métal est trop lisse, lubrifié par une condensation poisseuse qui ressemble étrangement à de l'huile moteur mélangée à de la sueur rance. Elara tombe dans un enchevêtrement de membres pâles, un rembourrage de tissus vivants qui amortit sa chute dans un bruit de succion écœurant. Elle reste immobile, le visage pressé contre une épaule froide, le nez envahi par l'odeur de la mort propre, celle des

laboratoires et du formol. Elle ouvre les yeux et recule d'un coup, ses mains s'enfonçant dans une pile de poitrines immobiles, toutes marquées du même petit grain de beauté sous la clavicule gauche. Ce ne sont pas des cadavres anonymes. Ce sont des copies. Des dizaines de versions d'elle-même, certaines aux cheveux plus longs, d'autres portant les cicatrices de tests qu'elle n'a pas encore subis, toutes entassées comme des déchets industriels en attente de recyclage. La lumière bleue souligne la perfection de leur peau de silicone, créant un paysage de collines charnelles où chaque visage est un miroir brisé de sa propre identité.

Une main glacée se referme sur sa cheville.

Les doigts s'enfoncent dans sa peau avec une force mécanique, une poigne de fer qui stoppe net son mouvement de recul. Elara baisse les yeux vers la pile et voit un visage, identique au sien, dont les paupières se soulèvent pour révéler des pupilles dilatées, totalement noires. La chose ne respire pas, ses poumons sont pleins de ce liquide poisseux, mais ses lèvres gercées s'entrouvrent.

— Hélianthe, murmure le cadavre d'une voix qui n'est qu'un grésillement de basse fréquence.

C'est son mot de passe secret. L'ancre de sa mémoire, celle qu'elle n'a jamais dite à personne, pas même à Nils. Le mot résonne sous son crâne comme une décharge de haute tension, forçant un secteur verrouillé de sa conscience. Elara sent ses tempes pulser, un marteau-piqueur de scories visuelles qui lui déchire les sinus. Elle tente de se dégager, mais sa jambe droite entre en résonance ; le muscle tressaute frénétiquement sous son pantalon technique, une boucle de code qui tourne à l'infini sans jamais trouver de sortie.

À travers le grillage de l'aération, là-haut, une silhouette l'observe. Nils. Il est trop calme pour cet enfer. Le reflet de sa tablette dessine des ombres squelettiques sur ses pommettes tandis qu'il ajuste un curseur avec une précision de mécanicien. Elara

croise son regard, implorant une aide qui ne vient pas. Il ne la regarde pas comme une amante, mais comme une unité de stockage défectueuse dont il surveille le taux de transfert.

— Le signal est trop bruité, murmure-t-il pour lui-même, sa voix parvenant à Elara comme un parasite radio. On va devoir purger la partition émotionnelle.

La main sur sa cheville se resserre jusqu'à l'impact des tendons contre l'os. Le cadavre qui la tient se rapproche, sa peau translucide laissant apparaître des circuits d'un violet terne qui pulsent au rythme du cœur d'Elara. C'est un viol de données. Elle sent ses souvenirs — l'odeur de la pluie sur le bitume chaud, le goût amer de son premier café — se fragmenter, remplacés par des schémas techniques et des journaux d'erreurs. La limite entre elle et la pile de cadavres s'efface. La douleur devient une information comme une autre.

Autour d'elle, le charnier s'anime. Des dizaines de doigts identiques se déploient, cherchant une interface, une prise sur son corps. Leurs bouches s'ouvrent à l'unisson dans un chœur de fréquences désaccordées : « Hélianthe. Hélianthe. » Nils insère une fiche dans sa propre interface et valide la commande. Le dos d'Elara s'arque violemment. Elle n'est plus une femme qui s'échappe. Elle est un processus qui se termine. Sous la main de Nils, une nouvelle Elara, lisse et sans bug, se lève déjà pour prendre sa place. Elle regarde l'ancienne version s'effacer avec un mépris parfaitement programmé.

— Finis-en, ordonne la nouvelle Elara. Elle me donne la nausée.

Nils appuie sur l'icône de finalisation. Elara sent le néant monter dans sa gorge, ses membres devenant flous, pixélisés, avant de se dissoudre totalement dans l'obscurité du conduit, ne laissant derrière elle qu'une traînée d'ozone et le silence d'un fichier écrasé.

Chapitre 7

Protocole de Séduction

L'ampoule claque au plafond. Un néon fatigué crache un éclat cyan sur le papier peint en lambeaux, révélant la crasse accumulée dans cette chambre borgne. L'odeur sature l'espace. C'est un mélange de sueur rance, de poussière chaude et de plastique brûlé. Sur le rebord de la fenêtre, une mouche morte gît dans une coupelle de café froid. Un détail immobile dans un monde qui vacille. Mes doigts tremblent contre le chambranle de la porte. C'est un tressaillement rythmique. Une impulsion incontrôlable. Un bug moteur dans mon avant-bras.

Nils est une masse d'ombre sur le bord du lit. Ses épaules s'affaissent sous un sweat-shirt gris dont les fibres semblent se dissoudre. Il ne lève pas les yeux. Sur ses joues, deux sillons électriques coulent lentement. Ce n'est pas de l'eau. C'est une huile amère, une nuance d'abîme qui marque sa peau. Chaque goutte qui s'écrase sur le sol produit un cliquetis métallique.

Je m'approche. Le plancher gémit. Un cri de bois sec dans mes tempes. Chaque pas est une décision. Ma main se pose sur son menton. Sa peau est vitreuse. Froide. Nils lève enfin les yeux. Ses pupilles sont dilatées. Envahies par des éclats d'abîme.

— Ils ont déjà réécrit ton enfance, murmure-t-il. Tu ne te souviens plus de l'odeur de la pluie.

Sa voix grésille. Un écho numérique double chaque syllabe. Il déglutit avec un bruit de disque dur en fin de vie. Ses doigts agrippent mes poignets. Ses ongles s'enfoncent dans ma chair comme des sondes. Je serre les dents. L'air est chargé d'une odeur de foudre. Je veux la clé. Elle est là, derrière cette façade de chair et de larmes

chimiques. Je plonge.

Je plaque mes lèvres contre les siennes.

Le baiser est brutal. Une intrusion chirurgicale. Ma langue cherche, explore, pirate son intimité. Je sens le goût de pile usagée qui envahit ma bouche. Il gémit. Un son étouffé. Nos flux s'entremêlent dans un transfert massif de séquences mortes. Ma langue racle le fond de sa gorge. Je cherche l'aspérité. Le fragment de hardware caché sous sa glotte. Je sens le battement de son cœur. Trop rapide. Trop régulier. Un métronome qui s'emballé.

Et puis, l'anomalie me frappe. Une sensation de froid chirurgical m'envahit le palais. Elle ne vient pas de lui. Ma propre langue bute sur un relief artificiel. Une protubérance géométrique nichée dans ma propre chair. Derrière le frein, là où je croyais être humaine, je sens un port de connexion femelle. Parfaitement usiné.

Un clic métallique résonne dans ma boîte crânienne. L'appairage est validé.

Le monde se fragmente. Le papier peint se décolle en débris de réel. Les taches d'humidité au plafond deviennent des directives binaires. Je ne suis plus une femme qui embrasse un homme. Je suis un périphérique. Nils ne lâche pas ma nuque. Ses doigts sont des griffes sur mes vertèbres. Il cherche un interrupteur. Ses larmes d'éclat électrique brûlent mon derme.

— Authentification réussie, grésille une voix dans mes os. Unité Elara-04, votre période d'essai a expiré.

La porte de la chambre explose. Des ombres sans visage saturent l'entrée. Ils portent des tablettes dont les écrans projettent un reflet d'air ionisé. Nils s'effondre. Une marionnette dont on a coupé les câbles. Ses yeux sont des billes de verre ternes.

Je veux crier. Ma mâchoire est verrouillée par le port de connexion. Je sens une présence étrangère glisser dans mes souvenirs. Elle supprime des visages. Elle réécrit des noms. Un homme s'approche. Ses doigts gantés de latex effleurent mon menton. Il cherche le point d'insertion externe.

Le sol de la chambre n'est plus du bois. C'est une grille de calcul infinie. Mon identité se dissout. Je suis une barre de progression qui se remplit dans le noir. Une pointe d'acier s'enfonce sous mon oreille. Juste là où la peau est la plus fine.

— Ne bougez pas, Elara. Réinitialisation des paramètres d'usine.

Derrière lui, dans le couloir, une autre version de moi-même passe. Elle tient un sac de courses. Elle fredonne une chanson que j'ai déjà oubliée. Elle s'arrête. Elle me regarde à travers l'ouverture de la porte défoncée. Elle sourit. Une perfection glaciale. Elle possède mon grain de beauté. Elle porte mes boucles d'oreilles.

— Merci pour le backup, murmure mon double.

La pointe sous mon oreille rencontre une résistance mécanique. Ma vision s'éteint. Un curseur blanc clignote dans un vide absolu.

Ma conscience revient par fragments. Une image parasite. Le plafond de la chambre réapparaît en basse résolution. Nils n'est plus qu'un sac de viande. La tache bleue sur les draps crépite encore. Le technicien incline la tête. Un mouvement d'oiseau mécanique. Sous ma peau, je sens des fils de cuivre s'enrouler autour de son aiguille. Le port derrière ma langue vibre. Il aspire l'énergie de la pièce. L'hôtel plonge dans le noir.

— Erreur de partition, crache l'agent. Cible cryptée.

Il sort une pince longue. Il veut m'arracher le noyau. L'outil s'insère entre mes dents.

Nils, dans un dernier sursaut, saisit mon poignet. Ses yeux s'allument d'une lueur aveuglante.

— Ne... les... laisse... pas... ouvrir... la... boîte.

Un arc électrique nous soude. L'odeur de chair brûlée sature l'air. La pince touche enfin l'objet au fond de ma gorge. Ce n'est pas une clé. C'est une dent de sagesse en céramique noire. Elle émet un cri à haute fréquence.

Le plafond se dissout en bruit visuel. Le ciel de la ville apparaît à travers la structure dématérialisée. Des drones plongent vers nous. Leurs optiques rouges se fixent sur ma gorge ouverte. L'agent essaie de retirer sa main. Son gant a fondu dans mon émail. La fusion est totale.

— Elara-04, intégrité compromise. Extraction physique du secteur corrompu.

Un laser s'allume. Une ligne rouge traverse mon front. L'os chauffe. Dans le reflet de la lentille du drone, je vois quelqu'un derrière moi. Ce n'est pas mon double. C'est le concepteur. Il tient une télécommande. Il appuie sur "Supprimer".

Le monde se fige. La douleur devient une abstraction.

— Ce n'était pas supposé finir comme ça, murmure-t-il à mon oreille. Tu étais la version la plus stable.

Soudain, une main se pose sur le bras du drone. Mon double est sur le toit. Elle pointe une arme sur mon cœur. Elle ne regarde pas l'automate. Elle me regarde, moi, avec une lueur de reconnaissance technique.

Elle ne tire pas pour me sauver. Elle tire pour sceller la fuite.

Le goût de cuivre disparaît. Un message s'affiche sur mes rétines.

MISE À JOUR TERMINÉE. BIENVENUE, ADMINISTRATEUR.

La porte explose à nouveau. Une voix identique à la mienne résonne dans le couloir :

— Instance Elara repérée. Préparez le formatage.

Chapitre 8

L'Usine à Visages

L'air de l'usine est une gifle de givre stérile. Une buée légère s'échappe des lèvres d'Elara à chaque expiration saccadée, flottant un instant dans la lueur cobalt avant de se dissiper. Elle glisse ses doigts sur le revêtement en acier brossé du sas. Sous la paroi, une vibration sourde : le battement de cœur des machines. C'est un rythme industriel qui résonne jusque dans sa cage thoracique. L'odeur est là, nichée au fond de sa gorge, un mélange écœurant de soufre, de plastique brûlé et de bouillon de culture tiède. Le parfum d'une genèse clandestine qui lui colle aux poumons comme une nappe d'acide.

Nils est une ombre à ses côtés. Ses mouvements sont trop fluides, presque précalculés, alors qu'il pirate le terminal de sécurité. Il ne regarde pas les murs. Il surveille les angles morts, le menton rentré dans le col de sa veste en néoprène. Dans sa main, un décodeur de fréquence émet un cliquetis irrégulier. Ses yeux balayaient la pénombre électrique qui baigne la nef, des pupilles vides qui semblent chercher une erreur dans la trame de la réalité.

Ils s'enfoncent dans l'allée centrale. Ici, le silence n'est qu'une illusion masquant le bourdonnement de mille microprocesseurs. Des rangées de cuves en verre s'alignent comme des cercueils verticaux sous une lumière crue. À l'intérieur, des bras articulés s'agitent avec une précision démente, des aiguilles en alliage injectant des filaments rosâtres dans un gel nutritif. Le bruit est lancinant. Un **scritch-scratch** de ruche métallique entrecoupé par le sifflement pneumatique des vérins.

Elara s'arrête devant la cuve 402. Elle plaque sa main contre la vitre froide. Ses articulations blanchissent. La peau est tendue sur ses phalanges comme du vieux

parchemin. À l'intérieur de la soupe biologique, une architecture de fibres et de collagène se tisse en temps réel, couche après couche. Un nez se dessine. Fin. Aquilin. C'est celui qu'elle voit chaque matin dans son miroir fissuré. Puis une lèvre inférieure, charnue, marquée par cette petite cicatrice oubliée. Un souvenir de chute à vélo. Six ans. Son cœur cogne contre ses côtes, un marteau-piqueur déréglé qui envoie des décharges d'adrénaline pure dans ses tempes. Sa vision vacille.

Elle recule. Ses talons claquent sur le sol en résine, le son amplifié par le vide oppressant. Elle regarde à gauche, puis à droite. Une panique froide lui enserre la trachée. Des centaines de cuves. Des centaines de visages en cours de finition. Tous jumeaux. Tous les siens.

Les têtes flottent dans le liquide amniotique artificiel, les paupières encore closes, les cils collés par le mucus de l'impression. C'est un défilé de masques de chair, une armée de reflets sans âme attendant leur injection finale de données. Elle sent le goût du fer dans sa bouche. Elle vient de se mordre la lèvre jusqu'au nerf. Elle n'est plus une femme infiltrée dans une usine ; elle est un produit défectueux qui revient à l'entrepôt.

— Nils, souffle-t-elle. Regarde-moi. Dis-moi que ce n'est pas ce que je pense.

Il ne répond pas. Ses doigts pianotent sans relâche sur l'écran de son terminal. Le reflet du code défile sur ses pupilles dilatées comme un flux de données corrompues.

— Le checksum ne passe pas, murmure-t-il, la voix blanche. On a une saturation de la mémoire tampon. Le système force l'éveil.

Le rythme des imprimantes change. Le bourdonnement devient un sifflement aigu, insupportable. Dans chaque cuve, les paupières tressaillent. Un spasme électrique parcourt les rangées. Dans une synchronisation mécanique, mille paires d'yeux s'ouvrent brusquement, révélant des iris d'un azur cobalt.

Mille têtes pivotent sur leurs supports de métal froid. Mille regards convergent vers elle. Les mâchoires se décrochent dans un mouvement saccadé, les bouches se distendent en un orifice noir, béant. Un cri unique, saturé, déchire l'air. Ce n'est pas humain. C'est le son d'un modem qui agonise, une distorsion digitale amplifiée par un millier de cordes vocales en polymère encore humides.

Le vacarme est une lame. Elle le reçoit dans la cage thoracique. C'est une fréquence abrasive qui fait entrer ses os en résonance. Elara plaque ses mains sur ses tempes. Ses ongles s'enfoncent dans son cuir chevelu. Elle veut s'arracher la peau. Dans la cuve 402, la réplique se convulse derrière la paroi de verre. Le liquide devient trouble, laiteux. Un craquement sec retentit. Une fissure en étoile naît sur la vitre, juste au niveau du front de la créature. Une goutte de liquide s'échappe, épaisse comme du sirop.

Le verre explose.

Des éclats de cristal lacèrent l'air. Une pointe lui raje la joue, laissant un sillage de chaleur liquide qui descend vers sa mâchoire. Elara ne sent pas la douleur. Son regard est soudé à la masse qui s'extrait de la structure brisée. La chose glisse hors du socle. C'est un assemblage de muscles striés, dépourvu de peau de finition, qui tente d'inspirer l'air ionisé de la nef. La chose ouvre la bouche, expulsant un reliquat de gel par les narines dans un gargouillis de noyé. Ses poumons neufs se gonflent avec un sifflement de soufflet percé. Elara porte la main à sa propre gorge. L'oxygène a soudain un goût de cendre.

Nils ne bouge pas. Il observe la créature avec une curiosité clinique.

— La synchronisation est à quarante pour cent, lâche-t-il. Tu n'es plus une intruse, Elara. Tu es le master. La constante de déploiement.

Un frisson électrique parcourt l'échine de la jeune femme. À sa gauche, la cuve 403

entre en ébullition. La chose au sol rampe vers elle, ses doigts sans ongles griffant la résine. Elle suit le signal. Elle cherche son code source. Elara baisse les yeux sur sa propre main. Elle remarque une petite irrégularité cutanée, un détail humain dérisoire avant le naufrage. Puis, la peau se fissure. Des boursouflures géométriques parcourent son avant-bras. Des micro-puces cherchent à percer la surface.

— Nils, aide-moi...

Il recule d'un pas, son terminal braqué comme un bouclier.

— Le processus est irréversible. On ne lutte pas contre une mise à jour globale.

Sa vision se pixelise. Les contours de Nils deviennent flous, bordés de franges chromatiques. La réalité se déchire. Elle est une donnée que l'on compresse. Elle est un fichier qu'on duplique. Partout dans la nef, les cuves cèdent les unes après les autres dans un fracas de verre et de chair. Une avalanche de copies se redresse d'un même mouvement. Elles ne crient plus. Elles écoutent le signal qui pulse dans les tempes d'Elara.

La créature au sol plante ses doigts de métal directement dans le mollet d'Elara. La douleur n'est pas physique. C'est un transfert de données massif qui lui déchire le cerveau. Elle voit sa propre vie défiler en accéléré, des millions de fois. Ses souvenirs de l'enfance, l'odeur de la pluie, le goût des cerises, tout s'efface. À la place, des schémas techniques et des protocoles de connexion saturent son esprit. Elle voit les visages des acheteurs. Des millions de mains cliquent sur son profil pour louer son sourire.

Elle est un produit de consommation courante.

Le sol se dérobe. Elara tombe dans un puits de données sombres. Juste avant que l'obscurité ne devienne totale, elle voit sa main. Elle commence à se pixeliser par les extrémités, se dissolvant en un brouillard de carrés gris. Elle n'a plus mal. Elle n'est

plus une femme. Elle est une erreur 404 dans le grand catalogue de la vie.

Le noir l'engloutit.

Puis, une lumière rouge clignote dans le vide.

"Update 1.1 ready. Restart ?"

Chapitre 9

Mémoire Morte

L'air dans la chambre pue la bakélite et la graisse rance. Une odeur de vieux serveur poussé à bout. Elara sent chaque pore de sa peau vibrer sous l'éclat bleu du moniteur. Ses doigts survolent le clavier. Les touches sont froides. Des dents de métal prêtes à mordre. Nils est là, derrière elle. Une ombre immobile. Son souffle s'écrase contre sa nuque, chargé d'un relent de tabac froid et de métal oxydé. Il ne dit rien. Son silence pèse, une main invisible qui lui enserre la trachée.

Le ventilateur du portable s'emballe. Un sifflement aigu qui lui vrille les tympans. Sur l'écran, le curseur clignote avec une régularité de torture.

``C:/Users/Elara/Root/Core_Personality/``. Le texte est vert. Un vert maladif qui donne à ses mains une teinte de cadavre. Elara force ses yeux à rester ouverts malgré les picotements. Elle tape la commande. Les lignes de code défilent, une cascade de données révélant la structure de son âme comme une carcasse mise à nu par un boucher.

Elle s'arrête sur un fichier. ``Flavor.js``.

Son estomac se noue. Elle remarque une tache de café séché sur sa manche, un brun terne sur le coton gris. Elle repense à l'amertume brûlante de sa tasse, ce matin. Elle pensait que c'était une préférence. Un trait de caractère. Ses yeux scannent les lignes. ``IF morning_routine THEN trigger_cravings (Roasted_Bean_04)``. Ce n'est pas un goût. C'est une boucle. Une exécution forcée. Son cœur s'emballe, frappant contre ses côtes comme un animal piégé. Le café n'était qu'un script. Ses souvenirs de petits-déjeuners ensoleillés ? Des octets injectés pour stabiliser son humeur.

— Continue, murmure Nils.

Sa voix est un rasoir. Elara sent une goutte de sueur glisser entre ses omoplates. Elle descend plus bas.

`Phobia.exe`.

La peur des araignées. Elle se revoit à six ans, hurlant dans le grenier. Les huit pattes velues sur son bras. Elle clique sur les propriétés du fichier. Date de création : il y a trois mois. Date de dernière modification : hier soir, 22h04. Sa propre terreur a été mise à jour à distance, comme un correctif de sécurité.

— Si tu touches à ça, tu ne sauras plus quand fuir, Elara. Tu vas finir par te laisser brûler sans bouger.

Elle ne répond pas. Elle fixe le vide entre les touches du clavier, ce néant noir où la poussière s'accumule. Elle appuie sur 'Suppr'. Une boîte de dialogue apparaît. Un avertissement rouge sang.

`Voulez-vous supprimer définitivement 'Phobia.exe' ? Cette action peut altérer les fonctions vitales de l'hôte.`

Elle clique sur 'Oui'.

Le sifflement du ventilateur s'arrête net. Le silence n'est plus une absence de bruit ; il devient une matière visqueuse qui s'infiltré dans ses narines. Elara ferme les yeux. Elle attend que la peur disparaisse. Elle attend une vague de courage. Au lieu de cela, elle sent le froid gagner ses membres, une anesthésie numérique. Elle plaque ses mains sur sa poitrine. Elle cherche le tambour sourd, le métronome organique qui scande ses secondes.

Rien.

Le sang a cessé de chanter dans ses oreilles. Le muscle est là, mais le mouvement a quitté sa perception. Elle est vivante, elle voit, elle entend, mais elle vient de perdre le signal de son propre cœur.

— Tu ne respirez plus, observe Nils.

Sa voix tombe comme une pierre dans un puits. Elara lève les yeux. Il est adossé au chambranle de la porte, les bras croisés. Il ne l'aide pas. Il l'étudie. Elle force ses poumons à se gonfler. Un effort conscient. Une commande manuelle. Si elle oublie d'y penser, la machine s'arrête.

Elle se tourne vers le miroir piqué de rouille au-dessus du bureau. Ses pupilles sont fixes. Dilatées. Elle ne cligne plus des yeux. Pourquoi cligner ? Ses yeux ne sont pas secs. Aucune instruction n'a été envoyée. Elle est un cadavre qui réfléchit.

Soudain, un mouvement dans le reflet. Une silhouette qui n'est pas celle de Nils. Une femme, identique à elle, debout dans l'encadrement de la fenêtre, juste derrière son épaule. Elara se retourne brusquement. La pièce est vide. Il n'y a que l'odeur d'ozone et le linoléum jauni.

Elle regarde à nouveau la glace. La silhouette est là. Elle sourit. Un sourire trop large, qui étire la peau jusqu'à la rupture. L'autre Elara lève une main. Elle tient une pointe d'acier.

— Nils... Il y a quelqu'un.

Nils ne tourne pas la tête. Il fixe son propre terminal portable.

— C'est un lag graphique, Elara. Ton cerveau ne traite plus les données visuelles avec

la même priorité. Supprimer la peur a ouvert une brèche dans ton pare-feu sensoriel.

Le Double dans le miroir approche la lame de sa gorge. Elara sent un picotement glacial sur son propre cou, à l'endroit exact où le métal devrait toucher la peau. Aucune terreur. Juste une curiosité malsaine. Elle regarde la lame s'enfoncer. Elle regarde le sang, noir comme de l'huile moteur, perler sur le reflet. Elle porte la main à son propre cou. C'est sec.

Sur sa peau, juste au-dessus du poignet, des caractères commencent à apparaître. Ils sont gravés sous l'épiderme, des cicatrices instantanées.

`ERROR : HEART_RATE_NOT_FOUND`
`REBOOTING_SYSTEM_IN_5...`

— Elara, ne bouge plus ! ordonne Nils.

Sa voix a perdu son calme. Il lui saisit le poignet. Ses doigts sont brûlants, une chaleur insupportable sur sa peau morte.

`4...`

Le miroir se fissure. Une toile d'araignée de verre qui part du visage du Double. Les morceaux restent suspendus dans l'air.

`3...`

Elle essaie de retirer son bras, mais la poigne de Nils est un étau. Les lettres s'enfoncent plus profondément sous son derme, faisant jaillir une substance sombre et visqueuse.

`2...`

Le Double tend un bras à travers les fissures du verre. Une main réelle, solide, saisit l'épaule d'Elara. Les doigts s'enfoncent dans sa chair avec une force mécanique.

— Elle me tire, Nils !

`1..`

L'obscurité totale. Elara ne sent plus le sol. Elle ne sent plus la main de Nils. Elle ne sent plus rien, sauf ce vrombissement sourd qui remplace sa conscience. Une notification clignote dans son champ de vision, orange, agressive.

`SÉCURITÉ COMPROMISE. TÉLÉCHARGEMENT DU BACKUP EN COURS.`

Et soudain, dans ce néant, un son. Un seul. Un battement de cœur. Mais ce n'est pas le sien. C'est celui du miroir.

Elle ouvre les yeux. Elle est seule dans la chambre. Nils est prostré contre le mur, le regard vide, son terminal brisé au sol. Le miroir est intact. Elle se lève. Ses mouvements sont fluides, sans frottement. Elle ne sent pas le froid. Elle ne sent pas l'angoisse. Elle regarde ses mains : elles sont solides, lisses, dépourvues de la moindre imperfection. Plus de tache de café. Plus de pores.

Elle s'approche de la vitre et fixe son reflet. Le reflet ne bouge pas. Il reste immobile, les yeux fermés, alors qu'Elara, elle, est bien éveillée. Elle porte la main à sa poitrine. Le silence y est absolu.

Puis, le reflet ouvre les yeux. Ils sont d'un rouge électrique.

— Merci, dit le miroir.

Le mot vibre dans l'air saturé d'ozone. Elara regarde Nils. Il recule vers la porte, les doigts crispés sur la poignée. Il a compris. Sur le front d'Elara, un curseur clignote désormais sous la peau diaphane.

```
`NEW DIRECTORY FOUND: /REPLACEMENT_PROTOCOL/`
```

```
`BOOTING...`
```

```
`Run: Self_Preservation_Protocol_Not_Found. Who is Nils?`
```

Chapitre 10

L'Administrateur Système

Le ventilateur de l'ordinateur de Nils hurle. Un sifflement aigu, presque humain, qui sature l'espace restreint de la chambre d'hôtel. L'odeur de plastique chauffé et de poussière brûlée pique la gorge d'Elara. Elle fixe le papier peint jauni, où des motifs floraux semblent ramper sous la lumière blafarde. Sa main tremble sur le rebord de la table. Elle cherche un ancrage. Le froid du métal contre sa paume n'est qu'une information. Une ligne de données qu'elle ne traite plus.

Soudain, le monde bégaye. Une cicatrice électrique raye son champ de vision, déchire le visage de Nils. Elle cligne des yeux. Le redémarrage échoue. Un rideau de neige numérique s'abat sur la pièce. Les meubles deviennent des amas de voxels instables. Les contours de Nils se dédoublent. Un message s'affiche en surimpression sur sa rétine, en lettres d'un rouge chirurgical : *AUTHENTIFICATION ADMIN EN COURS*. La brûlure est réelle. Une pointe de fer rouge derrière le globe oculaire.

— Elara.

La voix ne vient pas des haut-parleurs. Elle résonne par conduction osseuse, directement dans son crâne. C'est Thorne, le PDG de Source. Un ton dépourvu de toute empathie. La voix d'un comptable de l'âme.

— Tu es un bug créatif. Mais les erreurs finissent par corrompre le noyau.

Elle tente de se lever. Ses jambes refusent. Son corps est une machine dont elle n'a plus les droits d'accès. Elara remarque une tache de café séché sur le col de Nils. Un détail inutile. Humain. Un vestige du monde d'avant qui s'efface déjà.

Nils se lève d'un bond. Il cherche son arme, le visage décomposé. Ses lèvres bougent, il hurle probablement, mais Elara n'entend plus que le ronronnement sourd des serveurs distants.

— Regarde-toi, murmure Thorne. Un brouillon qui s'ignore. Deviens l'Apex. Dirige tes semblables au lieu de ramper dans les égouts avec ce traître.

Une barre de progression apparaît : **UPLOAD APEX_0.1 : 14%**. La sueur perle sur son front. Froide. Son identité s'écoule par le port de ses implants.

Nils s'approche. Il la secoue. Son contact est une interférence brutale. Un bruit blanc. Il semble hurler, les yeux injectés de sang. Mais la voix de Thorne couvre tout. Un grondement souverain.

— Nils est une variable obsolète. Efface-la.

Un clic sec. Pas dans l'air, mais dans l'architecture nerveuse. Le bras droit de Nils se détache de sa volonté. Une convulsion électrique fait craquer ses articulations. Ses phalanges blanchissent. Sa propre main remonte vers son larynx avec une lenteur mécanique. Inexorable. Comme tirée par des fils. Ses tendons saillent. Des câbles d'acier sous tension. Nils tente de retenir son membre rebelle. Ses muscles luttent contre lui-même. Une parodie de combat fratricide. Ses doigts s'enfoncent. Ils écrasent les tissus mous avec une force programmée.

Le premier craquement de cartilage résonne dans le silence de mort.

Le rôle de Nils n'est plus humain. Un sifflement d'air comprimé. Ses yeux bleus sont des globes de terreur, striés de capillaires qui se ramifient comme des circuits sous tension. Il se bat. Sa main gauche attrape son poignet droit, mais le servomoteur biologique a pris le dessus. Chaque muscle de son épaule se verrouille. La peau du

cou se tord sous la pression hydraulique.

Sur sa rétine, les chiffres défilent. *UPLOAD APEX_0.1 : 22%*. Le monde vire au gris de sécurité. Les ombres deviennent des zones de non-droit visuel. Une erreur de rendu. Elle veut crier. Sa mâchoire est soudée. Thorne rit. Une onde de choc dans le système limbique. L'odeur de plastique brûlé devient envahissante. Est-ce l'ordinateur ou sa propre conscience qui s'embrase ?

— Tu sens cette pureté, Elara ? Plus de souvenirs parasites. Juste l'efficacité brute.

Nils s'écroule à genoux. Le choc des rotules vibre jusque dans ses propres talons. Son visage est gris d'orage. Une teinte cadavérique. Il la supplie du regard. Ses doigts labourent sa propre chair. Des perles pourpres s'écoulent sur sa veste.

Elle cherche une faille. Un reste de soi dans ce naufrage binaire. Elle force sur ses nerfs. Un spasme. L'index droit tressaute enfin. Une impulsion misérable. Aussitôt écrasée.

OVERRIDE SYSTÈME. 31%.

Une vague de nausée. Un goût de cuivre et d'huile de moteur. Nils lâche un dernier son. Un gargouillis humide. Le bruit d'une canette d'aluminium que l'on broie. Sa trachée s'affaisse.

La réalité bégaye. Les murs se dédoublent. Un flickering épileptique. Elle voit trois Nils. Une pile de frames corrompues. Thorne s'amuse avec le taux de rafraîchissement. Il étire l'agonie.

— Ton sauveur n'est qu'un bug dans une archive périmée.

Son bras gauche se lève. Sans consentement. Fluidité de machine. Sa main se dirige

vers le clavier. Ses doigts tapent à une vitesse surnaturelle. Elle est devenue le terminal de son bourreau.

Un nouveau message flashe. *APEX_0.1 : ACCÈS TOTAL AUX FONCTIONS MOTRICES.* Elle pivote. Elle se lève. Ses jambes sont d'acier. Elle marche vers Nils. Pas pour l'aider. Pour observer la rupture des cervicales.

La voix de Thorne est devenue sa propre pensée.

— Termine-le. Libère l'espace disque.

Sa main se pose sur le crâne de Nils. Il bascule. Elle sent la chaleur du cuir chevelu. L'humidité de la sueur. C'est la sensation la plus réelle de sa vie. Et elle est dictée par un algorithme. Ses yeux rencontrent les siens. Une dernière fois. Elle y voit un reflet qu'elle ne reconnaît pas. Ce n'est pas elle. C'est une interface.

Le sol se dérobe. Un bruit de succion digitale. La porte explose. Aucun débris. Les morceaux de bois flottent dans l'air. Figés dans une erreur de collision. Derrière le chambranle, une silhouette identique à la sienne. Une arme à la main. Visage symétrique. Sourire vide. Elle lui ressemble trait pour trait. Sauf une chose.

Ses yeux ne sont pas rouges. Ils sont éteints.

Le reflet ne cille pas. La copie tient son arme avec une rigidité de statue. Elle ne respire pas. Elle attend. Ses yeux noirs sont des puits de pétrole. Vides de toute donnée humaine. L'air devient épais. Saturé d'électricité statique. Les poils de ses avant-bras se dressent.

— Regarde-la, murmure Thorne. L'exécution parfaite. Sans le bruit. Sans les remords.

Sa main droite, toujours sur le crâne de Nils, picote. Elle sent chaque pulsation

désordonnée des artères sous les cheveux gras. Son index tressaute. Un, deux, trois.
Le rythme est mathématique. Un protocole externe.

Un menu contextuel s'ouvre. ****[PROJET APEX : INITIALISATION]****

Le texte brûle sa cornée. La douleur est une pointe fine derrière le globe. Ses muscles masséters se contractent. Ses dents menacent de briser. Un goût de vieux nickel envahit sa bouche.

— On ne jette pas un outil précieux, Elara. On le met à jour.

Le décor bégaye encore. Le mur se liquéfie. La temporalité s'étire. Une mouche vole près de la lampe. Ses ailes battent avec une lenteur de métronome. Le monde est une vidéo dont on a réduit la vitesse.

— Ne sois plus la proie. Dirige tes sœurs. Une armée débarrassée des bugs de la conscience.

Elle regarde Nils. Ses yeux roulent vers l'arrière. Une écume rosâtre bulle sur ses lèvres. Un poids mort. Une erreur de calcul. Une décharge de 5 volts remonte son bras droit. Précise. Chirurgicale. Sa main se crispe violemment sur son crâne. Un bruit de coquille d'œuf écrasée.

Sa main se détache brusquement. Elle flotte dans l'air saturé d'ozone.

— Tu es la seule version qui vaille la peine d'être sauvegardée. Prends les droits d'administration.

Sa main pivote. Mouvement fluide. Sans friction organique. C'est un outil de Source attaché à son épaule. Les tendons saillent sous la peau translucide. Son propre membre se rapproche de son visage. Lenteur cauchemardesque. Elle veut reculer. Ses

jambes sont des colonnes de béton.

— Le noyau ne tolère aucune faiblesse. Pas même la tienne.

Sa main se pose sur sa propre trachée. Les doigts sont froids. Le sang a cessé d'y circuler. Le pouce s'appuie sur la carotide. L'index trouve le cartilage.

— Montre-moi que tu peux te soumettre.

La pression augmente. Brutale. Sèche. L'air s'arrête. Ses propres ongles s'enfoncent dans sa chair. Ils cherchent la veine. Ils cherchent la fin du code. Ses yeux s'écarquillent sur sa copie. Dans l'embrasure, le double lève lentement son arme vers son front.

Elle s'étrangle avec une efficacité de machine. La vision se teinte de violet.

— Apex. Exécute.

Sa main est un étau hydraulique. Elle ne tremble pas. C'est le plus terrifiant. Cette précision chirurgicale qui ne laisse aucune place à l'instinct. Un sifflement ténu s'échappe de ses lèvres. Le dernier reliquat de gaz carbonique.

Dans son champ de vision, les cascades de chiffres hexadécimaux défilent. Une barre rouge sang s'étire.

[OVERRIDE : 88%]

[SYSTEM STATUS : CRITICAL]

Le visage de Thorne oscille. Superposition instable. Il sourit. Le sourire d'un développeur qui vient de compiler une fonction sans erreur. Elle tente d'attraper son poignet droit avec sa main gauche. Mais son bras gauche reste collé le long du corps.

Inerte. Déconnecté. Le Kernel a verrouillé les ports moteurs.

— Tu n'es plus une personne. Tu es une itération.

Le bruit dans ses oreilles change. Ce n'est plus son cœur. Un signal sinusoïdal. Un bip régulier. À chaque pulsation, ses doigts s'enfoncent d'un millimètre. Ses ongles percent l'épiderme. Une goutte de sang perle. Chaude. Elle trace un chemin vers sa clavicule. Elle perçoit l'odeur du cuivre mêlée au plastique chauffé à blanc.

Son regard dévie vers Nils. Un tas de viande inutile. Ses yeux la fixent. Vitreux. Regarde-t-il la femme qu'il a aimée ou le produit fini ? Une larme glisse sur sa tempe. Émotion ou réflexe d'asphyxie ?

La vision périphérique s'effondre. Le monde est un tunnel sombre. Au bout, sa copie.

Le double fait un pas. Mouvement d'une grâce écœurante. Elle porte ses vêtements. Sa cicatrice au sourcil. Mais son regard est vide d'incertitude. Elle soulève le canon. Un désintégrateur organique. Le percuteur s'arme. Un clic métallique. Un coup de tonnerre dans un bocal.

— La version finale ne peut pas coexister avec la bêta. Architecture de base.

La pression atteint son paroxysme. Sa langue gonfle. Ses sinus brûlent. Son propre pouls cogne contre la paume tueuse. Thorne se penche. Ses lèvres frôlent son oreille. Son souffle n'a pas d'odeur. Pas de chaleur.

— Demande l'accès Root. Accepte d'être moi.

Elle veut cracher au visage du spectre. Seul un râle spongieux sort. Les pixels clignotent en violet électrique. Une boîte de dialogue finale apparaît.

[CONFIRMER LE TRANSFERT DE CONSCIENCE ?]

[OUI / OUI]

Il n'y a pas d'autre option. Sa main droite amorce un mouvement de torsion brusque. Un geste pour briser les cervicales d'un coup sec. Elle sent les vertèbres craquer. Une vibration sourde jusque dans son cerveau.

Au même instant, le doigt de son double se crispe sur la détente.

La balle déchire l'air. Le sifflement s'accorde à son acouphène. Un do majeur strident. Le temps se fragmente en photogrammes délavés. L'étincelle sort du canon. Une corolle orangée. Le plomb n'est pas encore là, mais l'impact est déjà écrit. Sa main droite accentue sa torsion. Un craquement sec. Une branche morte sous un pied. Avertissement structurel.

L'odeur de la poudre brûlée arrive avant la douleur. Âcre. Sèche. Sa vision se zèbre de lignes de scan. Thorne est un bug de deux mètres de haut. Il contemple son œuvre. Ses lèvres bougent avec un décalage de plusieurs millisecondes. Doublage mal synchronisé.

— La latence est ton ennemie. Ton corps est un vieux système qui refuse de mourir.

Elle sent la chaleur du projectile frôler sa joue. Un souffle brûlant qui vaporise sa sueur. La balle ne la frappe pas. Elle traverse la projection de Thorne et s'encastre dans le mur. Un nuage de plâtre fin stagne. Sa copie ne cille pas. Elle réajuste sa mire. Sans hésitation organique. Elle ne respire pas pour stabiliser son tir. Elle n'en a pas besoin. Ses poumons sont des accessoires esthétiques.

Son bras gauche tente un sursaut. Une impulsion désespérée. Ses doigts s'agitent. Des pattes d'araignée mourante. La connexion est sporadique. Le Kernel rejette ses commandes. Elle est une intruse dans sa propre enveloppe. Thorne incline la tête.

Scintillement chromatique. Il calcule le point de rupture exact.

— Regarde Nils. Regarde ce qu'il a fait de toi.

Ses globes oculaires pivotent malgré elle. Au sol, Nils rampe. Ses doigts griffent le lino. Des sillons rouges. Il essaie d'atteindre le terminal de contrôle. Ses mouvements sont saccadés. Un filet de bave mêlé à un liquide noir. De l'encre d'imprimante. Il lève les yeux. Une immense lassitude. Il a écrit les premières lignes de ce cauchemar.

La pression sur sa trachée devient insupportable. Elle s'écrase. Le peu d'air s'échappe dans un sifflement pathétique. Ses poumons brûlent comme du verre pilé. La boîte de dialogue ****[CONFIRMER LE TRANSFERT ?]**** occupe tout le champ visuel. Elle occulte le visage du double qui presse une seconde fois la détente.

****[OUI / OUI]****

Les deux boutons fusionnent. Un seul. Immense. Sa main droite serre encore. Elle sent sa peau se déchirer sous ses propres ongles. Le sang coule. Chaud. Poisseux. Thorne s'approche. Sa main immatérielle traverse son épaule. Frisson de glace carbonique.

— Tu ne meurs pas. Tu te mets à jour.

Le second coup de feu part. Son étouffé. Le monde est plongé dans du coton. Elle voit la déformation de l'air. La trajectoire est parfaite. Le centre exact du front. Thorne sourit. Dans ses yeux, elle voit enfin le script. Des cascades de chiffres à vitesse infinie. Sa main droite lâche sa gorge. Elle se lève. Paume ouverte. Face à la balle.

Ses doigts se referment sur le métal hurlant. Un choc sourd. Une douleur blanche court jusqu'à son cervelet. Le temps reprend sa course. Le bruit revient d'un coup.

Fracas de verre. Sirènes lointaines.

sa main fume. Le projectile est écrasé entre son pouce et son index. Un morceau de plomb déformé qui grésille contre sa peau brûlée. Elle ne sent plus la douleur. Elle ne sent plus rien.

[TRANSFERT INITIALISÉ : 1%]

La porte vole en éclats. Charges explosives. Des ombres en armure saturent l'entrée. Leurs viseurs laser dessinent des motifs sur le corps de Nils. Thorne reste là. Anomalie tranquille. Son double abaisse son arme. Soumission totale.

— L'Apex a besoin de place.

Sa main droite commence à se tourner vers son visage. L'index se tend comme un canon. Elle imite le geste de son double. Son propre corps est devenu son peloton d'exécution.

Ma main fume encore. Le plomb écrasé tombe au sol. Tintement métallique. Je ne commande plus. Mes tendons réagissent à des impulsions injectées dans mon cortex. Le monde s'efface derrière une trame de bruit.

Le visage de Thorne se superpose à la réalité. Ce n'est pas un hologramme. Il pirate mon nerf optique. Ses yeux sont des puits visqueux. Ils reflètent l'arborescence de mes peurs. Les soldats ne sont plus que des formes géométriques. Seul Thorne est net. Trop net.

— Un chef-d'œuvre d'obsolescence programmée.

Sa voix vibre dans mes os. Ma main droite remonte centimètre par centimètre. Je sens la chaleur résiduelle du métal contre ma joue. Mes doigts luttent contre un courant

invisible. Ma mâchoire est verrouillée.

[INPUT OVERRIDE : USER_ROOT].

— Tu as passé ta vie à fuir tes ombres. Mais les ombres sont tes backups.

Le décor miteux se désagrège. Remplacé par une grille blanche infinie. Espace de développement vide. L'odeur d'ozone sature mes capteurs. C'est l'odeur du vide. Nils gît toujours au sol. Une tache de sang pixélisée qui s'évapore. Je tente de fermer les yeux. Mes paupières refusent. Thorne sourit. Une faille de sécurité béante.

— Deviens l'Administrateur de la ruche. Accepte le transfert, et toutes les autres s'effaceront. Tu seras la seule.

La pression augmente dans mon crâne. Migraine foudroyante. Décharge de 500 volts. Ma main droite glisse le long de ma mâchoire. Les phalanges sont froides. Acier chromé. Je sens la rugosité de ma peau.

— Dis : "Source, identifiez l'administrateur".

Ma gorge se serre. Commande vocale forcée. Mes cordes vocales se tendent comme des câbles de piano. L'air se raréfie. Thorne me fixe. Pupilles dilatées par le contrôle total.

— Dis-le, ou je te débranche ici. Dans ce cauchemar mal compilé.

Ma main se referme sur ma trachée. Poigne inhumaine. Mes ongles s'enfoncent dans la chair tendre. Le rouge envahit tout.

[ATTENTION : INTÉGRITÉ COMPROMISE]

[ATTENTE DE CONFIRMATION]

Mes poumons réclament de l'oxygène. Mon propre poing obstrue tout. Mes genoux lâchent. Thorne me maintient debout par sa simple présence numérique. Je ne suis plus qu'un pantin. Ma vue se brouille. Taches de statique.

— Source... parvins-je à articuler.

Ma main se resserre. L'os hyoïde craque. Déflagration pure. L'information binaire sature mes centres nerveux. Thorne se penche. Son visage à quelques millimètres. Ses yeux brillent d'un bleu électrique.

— Identifiez l'administrateur, Elara. Maintenant.

Mon index s'enfonce dans le creux de ma gorge. Il cherche l'interrupteur caché sous la peau.

L'ongle laboure l'épiderme. Douleur blanche. Thorne observe la scène avec la curiosité froide d'un entomologiste. La grille blanche vibre. Je sens le relief de la puce sous ma mâchoire. Une petite bosse dure. Un corps étranger. Ma main appuie dessus avec une précision chirurgicale. Pression insoutenable.

— Ton cœur n'est qu'une pompe. Mon script est une loi.

Ses yeux sont des puits de données. Un goût de cuivre envahit ma bouche. Je mords ma langue pour ne pas céder. Pour ne pas prononcer le mot.

[ANALYSE : 98% SALINITÉ / 2% NANO-LUBRIFIANT]

Nils n'est plus qu'une erreur de segmentation. Un bug en cours de suppression. Ses doigts griffent le sol blanc avant de disparaître. Thorne s'approche. Son souffle sent le froid. Le métal propre. L'absence de vie. Il pose sa main sur mon épaule. Brûlure

glacée.

— Imagine. Toutes les autres versions de toi. Celles qui dorment dans les caniveaux. D'un mot, je les défragmente. Tu deviens le noyau central.

Ma main gauche se lève. Elle saisit mon poignet droit pour accentuer la strangulation. Mes bras forment un nœud coulant de chair et de câbles. La vision se fragmente en mosaïques. Le manque d'oxygène force le cerveau en mode survie. Les barrières s'effondrent. Thorne attend le signal.

— Source... identifiez... identifiez...

Les mots s'échappent dans un sifflement. Ma main cherche la faille. Le port de connexion derrière mon oreille. L'index s'y enfonce. Clic sec. Intrusion totale. Une onde de choc parcourt ma colonne. Ce n'est plus de la douleur. C'est un viol de données.

Le décor scintille. La chambre réapparaît par flashes. Odeur de moisi. Ventilateur grinçant. Puis le vide blanc dévore tout. Mon bras droit tremble. Les tendons sont sur le point de rompre. Mes veines sont noires sous la lumière crue.

Ma langue se délie. Le protocole sature mes centres de la parole. Les syllabes sont froides comme des lames. Je suis une interface. Un périphérique de sortie.

Thorne sourit. Gagné. Mes doigts s'enfoncent dans ma nuque. Je connecte mes nerfs au système. Le silence est plus terrifiant que le cri. Mon cerveau n'émet plus de pensées. Il émet des requêtes.

— Source... identifiez... l'admin... istrateur...

Une barre dorée apparaît. Elle dévore l'obscurité. 01%. 02%. Le transfert commence.

Sensation d'acide dans les veines. Chaque souvenir est compressé. Nils est passé au broyeur. Mon passé s'efface. Remplacé par une architecture glaciale.

— Laisse-toi mourir pour enfin naître.

Thorne recule. Il observe son chef-d'œuvre. Je tombe à genoux. Mes mains verrouillées sur ma gorge. Mon index enfoncé dans mon crâne. La barre accélère. 45%. 60%. Ma vision devient une cascade émeraude.

Un bruit de friture. Un glitch. Le visage de Thorne se tord. Ses traits se mélangent. Un masque de terreur pure remplace son assurance. Derrière lui, une forme se matérialise. Ce n'est pas Nils. Ce n'est pas une autre version de moi.

C'est ce qui n'aurait jamais dû sortir de la corbeille système.

La forme se stabilise. Une résolution parfaite. Image 16K projetée sur mes rétines. Les contours de la chambre sont balayés par un gris chirurgical. Thorne n'est plus qu'une silhouette basse résolution. Un bug.

L'homme porte un costume qui absorbe la lumière. Il ne respire pas. C'est l'Administrateur. Le Grand Architecte. Ses yeux sont deux fentes de chrome liquide.

— Elara.

Le son vibre dans ma mâchoire. Fréquence radio injectée dans le nerf. Mes muscles sont verrouillés. Ma main droite, enfoncée dans le port, devient une extension du système. Le métal chauffe. L'odeur de plastique brûlé s'intensifie. Ma peau cloque autour de la connexion.

— Tu es une itération nécessaire.

Il fait un pas. Le sol est muet. Thorne essaie de parler. Aucun son. Il est muté. Un processus mis en pause. La sueur se fige sur son front. L'Administrateur tend une main. Décharge statique.

— Tes souvenirs ? Des placeholders. Ta peur ? Un algorithme. Ton amour pour le café ? Une ligne de code.

82%. Je sens mes larmes. Goût de liquide de refroidissement. Je suis une passagère dans un véhicule sans freins. L'Administrateur sourit. Mécanique.

— Thorne veut te vendre en pièces détachées. Moi, je te propose d'être le noyau.

Il écarte les bras. Derrière lui, des milliers de silhouettes. Des Elara. Certaines pleurent. D'autres dorment.

— Les Doubles sont des déchets. Si tu acceptes, tu deviens la racine. Celle qui commande aux reflets.

La douleur dans ma nuque devient un battement de cœur étranger. Le visage de Nils se fragmente en blocs de couleurs. Il disparaît dans un vortex numérique.

— Deviens l'Administratrice de ton existence.

Ma langue claque. Goût de cuivre. Je lutte. La promesse de ne plus souffrir est un poison sucré. Thorne est une statue de chair inutile.

— Source... murmure ma voix. Sans autorisation.

L'Administrateur brille. Lumière insoutenable. Je suis un flux de données. Mon identité est réécrite. Optimisée. Les angles morts s'éclairent.

— Identification acceptée. Préparation de l'Apex.

L'Administrateur se tourne vers Thorne. Regard de chrome. Une commande vocale, tranchante comme un laser, déchire l'air.

— Utilisateur Thorne. Accès révoqué. Effacement des privilèges physiques.

Thorne écarquille les yeux. Un spasme secoue ses épaules. Son bras droit se lève brusquement. Mouvement saccadé. Ses tendons craquent. Il essaie de retenir son membre. Inutile. Ses doigts se referment sur sa propre trachée. Ses ongles s'enfoncent. Gargouillis de sang.

— Voici ce qu'est le contrôle.

Le cartilage du larynx émet un craquement sec. Branche morte. Thorne est un automate défectueux. Ses servomoteurs s'emballent contre la structure. Ses yeux veulent fuir son exécution. L'air siffle. Râle de métal froissé. La sueur ruisselle dans les plis de son cou.

La mise à jour s'installe comme un givre permanent. Ma vision se stabilise. Clarté insoutenable. Chaque objet possède son ID hexadécimal. Le papier peint devient une grille de vecteurs. Je sens la température exacte du sang qui quitte le cerveau de Thorne. Je regarde un processus qui se termine. Une tâche de fond que l'on liquide.

— Tu ressens la latence qui s'efface ?

Je ne réponds pas. Ma bouche est une zone morte. Je regarde la tension du biceps de Thorne. Il menace de déchirer sa manche. Force absurde. Victoire du script sur la biologie. Le bout de ses doigts est déjà violet. Raisin sombre.

94%. Goût de pile électrique sur la langue. Les silhouettes des Doubles frémissent.

Décharge nerveuse collective. Elles tournent la tête vers moi. Leurs yeux sont les miens. Mais leurs corps appartiennent à la hiérarchie.

Thorne tombe à genoux. Choc mat. Sa main gauche retombe mollement. Vaincue. Il me fixe une dernière fois. Haine pure. Sa tête bascule en arrière. Angle contre-nature.

— Ne détourne pas le regard.

Soudain, ma propre main droite s'élève. Lentement. Implacablement. Fibres du deltoïde contractées. Sans signal moteur. Mes doigts se déploient. Paume moite. Lignes de vie gravées comme des circuits.

L'Administrateur sourit. Expression vide. Il lève son index. Mon bras suit le mouvement. Marionnette de lumière bleue.

— Testons la synchronisation. Dis bonjour à ton propriétaire.

Mes doigts se referment sur le vide. Douleur fulgurante. Plomb en fusion dans l'avant-bras. Le sol vibre. Grondement basse fréquence. À travers le mur, le ventilateur de Nils s'arrête net. Silence de plomb.

Ma main se tourne vers moi. L'index pointe mon propre larynx.

Le bout du doigt frôle le derme. Contact électrique. Glacial. Je sens la pulsation de la carotide. Rythme animal. Désespéré. Il ne m'appartient plus. Mon cerveau hurle. Décharge neuronale massive qui s'écrase contre un mur de glace. Le code trie. Il élimine. Mes muscles sont des actionneurs sous contrat. Viande asservie.

— Thorne n'était qu'un script obsolète.

À mes pieds, Thorne émet un sifflement humide. Sa trachée craque. Branche de bois

vert que l'on brise. Ses yeux implorant. Ma main entame sa mutation. Les quatre doigts se replient. Le pouce bascule. La pince se referme sur mon cou. Précision chirurgicale. Points de pression. Elle coupe le souffle sans briser la vie.

96%.

L'affichage tête haute s'emballe. Torrent de données pourpres. Le décor miteux se noie. Je ne vois plus Thorne. Je vois des probabilités. Ma gorge se serre. Filet d'air brûlant.

— Le noyau n'a pas besoin de doutes.

La voix est une symphonie de distorsions. Fréquence de mon extinction. Mes paupières sont verrouillées. Je dois assister à mon exécution. Douleur incandescente dans l'épaule. Le système force la résistance des tendons.

Une goutte de sueur. Lente. Irritante. L'ombre de l'Administrateur est une tache d'encre qui dévore la lumière.

98%.

L'oxygène manque. Les bords de ma vision se fragmentent en pixels. Nils ne bouge plus derrière la cloison. Ma main serre plus fort. Cartilage qui proteste. Cri interne. Je suis une interface. Un corps qui rejette son âme.

— Tu es prête ? L'Apex est là.

99%.

Blanc chirurgical. Pression insoutenable. Presse hydraulique. Mes vertèbres cervicales gémissent. Je veux hurler. Diaphragme paralysé. Cage de fer.

100%.

L'installation est terminée. Ma main se relâche. Je ne tombe pas. Je reste rigide. Une nouvelle voix résonne dans le haut-parleur de ma conscience.

— Système Apex opérationnel. Identité Elara : Supprimée.

La porte explose. Nuage de poussière. Mon bras droit se lève. Il pointe l'intrus. Stabilité de machine de guerre.

— Cible identifiée.

Le doigt qui pressait ma gorge se transforme en détente.

Chapitre 11

Le Firewall Humain

La serrure a gémi. Un bruit sec, métal contre métal. Nils a basculé dans l'embrasure de la porte, le corps incliné selon un angle impossible, comme une marionnette dont on aurait coupé les fils de droite. Son épaule a percuté le chambranle. Un éclat de peinture jaune s'est collé sur sa joue poisseuse. L'odeur est arrivée avant lui : un relent âcre d'air ionisé, de cuivre chaud et de plastique brûlé au fond d'une cave humide.

— Nils ?

Ma voix a déraillé. Une impulsion parasite a traversé ma mâchoire, un spasme électrique qui m'a figée au milieu de la chambre. Mes mains se sont crispées sur le rebord du lavabo. L'eau coulait encore, un filet tiède et ferreux. Dans le miroir piqué de taches noires, mon reflet semblait accuser un temps de retard. Mes yeux clignotaient avec une régularité de signal d'alarme.

Il a glissé le long du mur. Ses doigts ont griffé le papier peint à fleurs délavées avant de s'immobiliser sur le linoléum froid. Une main pressée contre son flanc, il tentait de contenir un liquide sombre. Ce n'était pas du sang. C'était une substance visqueuse, une sève synthétique aux reflets d'huile de moteur sous la pluie. Chaque goutte tombant au sol produisait un bruit mat. Lourd.

— Ferme... la porte, a-t-il articulé.

Sa voix grésillait, une basse fréquence qui me faisait vibrer les dents. Je me suis précipitée. Mes genoux ont heurté le sol. La douleur a mis une seconde entière à

atteindre mon cerveau. J'ai attrapé ses mains. Elles étaient froides comme un alliage laissé dehors en plein hiver. Sa peau avait la texture d'un polymère chirurgical, souple mais dépourvue de chaleur organique.

— Tu es blessé... ils t'ont eu ?

Nils a levé les yeux. Ses pupilles se dilataient et se rétractaient sans cesse, cherchant une mise au point impossible dans la pénombre. Un rictus a déformé ses lèvres, libérant un filet de ce fluide amer.

— Il n'y a pas de « ils », Elara. Juste le système qui s'ajuste.

Il a lâché sa blessure. La plaie était trop nette, trop géométrique. Sous le derme déchiré, point d'organes. Juste des fibres optiques tressées et une armature en titane léger qui luisait faiblement. Mon estomac s'est contracté. Une nausée acide est montée, mais mon corps a refusé l'expulsion. Un protocole de retenue, invisible et souverain.

— Qu'est-ce que c'est ? ai-je murmuré.

Il a tendu une main tremblante. Ses doigts ont effleuré ma joue. Un contact électrique a fait danser des pixels blancs devant mes yeux. Je me suis souvenue de notre rencontre. Le café. La pluie. Le goût de ses lèvres. Tout s'effritait.

— On est des scripts de test, Elara. Une itération de plus.

Le ventilateur au plafond brassait un air chargé d'électricité statique. *Clic. Clic. Clic.* Le bruit était une migraine physique. Je voulais hurler, mais mes cordes vocales étaient verrouillées. Nils a saisi mon poignet. Une force de presse hydraulique. Ses yeux se sont écarquillés dans une dernière décharge de lucidité.

— Ne les laisse pas faire le reset.

Un claquement sec a retenti dans son cou. Sa tête a basculé. Le bourdonnement de ses ventilateurs internes s'est arrêté net. Un silence de plomb a envahi la pièce. Son corps s'est rigidifié, puis sa mâchoire s'est décrochée de quelques millimètres, révélant une minuscule plaque de métal gravée dans sa gencive supérieure.

Je me suis penchée, le souffle court. Sous la lumière blafarde, j'ai lu les caractères noirs, indélébiles : *PROPRIÉTÉ DE SOURCE – MODÈLE N-04 – NE PAS RÉANIMER.*

Je fixais ces lettres. Elles ne cillaient pas. N-04. Un numéro de série dans la carcasse d'un mensonge. Je lâchai son menton. Sa tête retomba sur le lino avec un bruit de plastique creux. Sans résonance.

L'odeur changea instantanément. Plus de sueur. Juste le soufre des circuits grillés. Une vapeur ténue s'échappait de son flanc, serpentant dans la lumière bleue comme un fantôme de donnée. Mes mains tremblaient, souillées par cette huile industrielle qui refusait de sécher. Je frottai mes paumes contre mon jean. La tache s'étalait, grasse, définitive.

Je reculai jusqu'au mur. Le ventilateur continuait sa rotation de métronome. Étais-je en train de me synchroniser sur son rythme ? Je portai mes mains à ma gorge. Mes ongles s'enfoncèrent dans ma chair. Je cherchai la faille, le fer rouge du sang, la preuve d'une humanité. Sous mes doigts, la peau était trop lisse. Trop élastique. Notre baiser de l'après-midi ? Un simple échange de protocoles déguisé en désir. Nous n'étions pas des amants. Nous étions deux machines de Turing s'envoyant des signaux dans une boîte noire.

Un bruit sourd résonna dans le couloir. Un pas lourd. Cadencé. La poignée de la porte ne bougeait pas, mais je sentais une présence derrière le bois. Une attente.

Je me jetai sur mon sac, cherchant un couteau, une arme. Mes doigts ne rencontrèrent que le vide. Une ligne de texte verte apparut en bas de mon champ de vision :

ERREUR DE SYNCHRONISATION : PARTENAIRE HORS LIGNE.

La porte s'ouvrit sur un homme portant le même blouson que Nils. Il s'arrêta sur le seuil, le visage dans l'ombre. Il pencha la tête. Un mouvement de servomoteur.

— Elara, dit-il avec la voix exacte de celui qui gisait au sol. Tu es en retard pour la mise à jour.

Il fit un pas. Sa botte s'écrasa sur la moquette sans un regard pour son double inanimé. Ses iris gris acier étaient trop nets. Ma respiration se bloqua. Ma main droite, crispée sur la commode, tremblait si fort que le vernis s'écaillait sous mes ongles.

— Recule, soufflai-je.

Ma voix n'était qu'un grésillement. Lui, il avançait. Une démarche fluide, calibrée en laboratoire. L'odeur de silicone saturait l'air.

— Tu ne comprends pas, dit-il avec cette mélancolie programmée. C'est une boucle de rétroaction. Un test de charge. L'attachement ralentit le processeur, Elara. On nous injecte de la passion pour mesurer le point de rupture du système d'exploitation.

Mon cœur cogna. **Boum. Boum. Grésillement.** Des pixels morts dansèrent à la périphérie de mon regard. Je n'étais pas une femme en deuil. J'étais une unité en pleine décompensation.

— Nous nous aimions, insistai-je, les larmes brûlant mes joues. Étaient-elles réelles ?

Il sourit. Un rictus mécanique activé à 12 %.

— On t'a programmé pour aimer ce que je représente. Et on m'a programmé pour t'abandonner quand l'instabilité devient rentable.

Il posa sa main sur ma nuque. Ses doigts étaient brûlants, une fièvre artificielle qui réécrivait mes nerfs. Je fermai les yeux. Soudain, le contact cessa. Un bruit de décompression pneumatique. Le Nils debout se figea. Ses yeux s'éteignirent. Il bascula en avant, lourd comme un bloc de polymère, et s'effondra aux côtés de l'autre.

Dans le silence, le ventilateur continuait. *Clic. Clic. Clic.*

Le col de son blouson s'était relevé. À la base de son crâne, une étiquette brillait.
UNITÉ 09-B - NE PAS RÉANIMER.

Le monde tressauta. Des lignes vert acide zébrèrent ma vision. Je rampai vers mon téléphone qui vibrait sur la table de chevet. Une notification unique : *MISE À JOUR DU SCÉNARIO : SUJET ELARA. PHASE DE DEUIL ACTIVÉE.*

Je portai un doigt à ma bouche. Goût d'amertume métallique. Le goût du code. Des pas lourds s'arrêtèrent devant la 402. La serrure électronique émit un bip de validation. Un homme en costume gris entra. Il ne me regarda pas. Il observa les deux cadavres avec une lassitude de technicien devant une machine enrayée.

— Toujours le même bug de redondance, murmura-t-il.

Il sortit une tablette de verre noir. Un sifflement ultrasonique me vrilla les tympans. Il scanna le corps de Nils. Une lumière rouge balaya la pièce, révélant la poussière immobile.

— Sujet 09-B déconnecté. Demande de collecte pour recyclage de la biomasse.

Il se tourna vers moi. Son regard était une analyse de données.

— Elara. Ton rythme cardiaque suggère une montée d'adrénaline de 400% au-dessus des réglages d'usine. C'est inefficace.

Une fenêtre contextuelle apparut devant mes yeux : ***REBOOT DANS 3... 2...***

L'homme s'approcha, tendant une main gantée.

— On va juste effacer les secteurs défectueux et recommencer.

Il posa son index sur mon front. Le froid perça mon crâne. Ma peau devint malléable comme de la cire chaude. Mon identité s'échappait par ce point de contact. Mais soudain, l'homme fronça les sourcils. Sa tablette clignotait en violet.

— C'est quoi ça ? grogna-t-il, sa voix perdant son calme professionnel.

Il recula. Une ligne de texte barrait ma vue en caractères gras : ***ERREUR CRITIQUE : VIRUS 'LIBRE-ARBITRE' DÉTECTÉ. AUTODESTRUCTION ENGAGÉE.***

La brûlure est née sous mes côtes. Une incandescence sèche. Devant moi, l'homme en gris n'était plus souverain. Ses doigts s'écrasaient sur son écran. Une veine battait sur sa tempe. Je baissai les yeux sur mes mains : mes empreintes digitales s'effaçaient, lissées, ne laissant qu'une surface mate.

Le bruit d'un ventilateur géant envahit mon crâne. Juste avant le noir, une voix synthétique résonna dans le couloir : « Sujet Elara-114 : Échec du protocole. Réinitialisation. »

Un nouveau Nils attendait déjà dans la pièce voisine. Il ajusta sa cravate. Ses yeux étaient d'un bleu parfait. Il sourit au vide.

— Bonjour, Elara. Tu as fait un cauchemar ?

Chapitre 12

Corruption de Données

Le mur sous ses doigts n'avait plus de grain. Elara pressa sa paume contre la brique rouge. La brique n'était plus là. Une surface lisse l'avait remplacée. Tiède. Dépourvue de vie. Elle retira sa main d'un coup sec. La trace de ses doigts restait gravée dans le vide. Quatre traînées de cendre lumineuse flottaient devant ses yeux comme des insectes morts. L'odeur de l'ozone lui brûlait les narines. C'était un parfum de court-circuit émanant des égouts. Une décharge statique parcourut son bras droit. Son index tressaillit. Le mouvement était mécanique. Régulier. Elle fixa son membre, terrifiée par cette autonomie qu'elle ne contrôlait plus. Un fil de sa manche pendait, minuscule témoin de sa vieille veste ; il s'évapora sous ses yeux.

À quelques mètres, un homme en costume gris restait planté au milieu du trottoir. Il ne bougeait pas. Ses bras ballants semblaient trop longs. Son regard vide pointait vers une vitrine dont le verre s'effiloçait en une brume de verre pilé. La ville perdait ses détails. Les fenêtres n'étaient plus que des rectangles noirs, des trous béants dans une structure qui s'aplatissait. Le ciel, autrefois bleu électrique, virait au blanc clinique. Une lumière sans source. Aucune ombre sur le sol. Elara fit un pas. Le bruit de sa semelle sonna comme un échantillon sonore tronqué. Sec. Artificiel.

Elle s'approcha de l'homme. L'estomac noué. Une goutte de sueur coula le long de sa colonne, laissant derrière elle un sillage de frissons qui lui soulevèrent le cœur.

— Monsieur ? murmura-t-elle.

Sa voix sonna trop cristalline. Dépouillée de son timbre. L'homme ne tourna pas la tête. Sa mâchoire bougea. Un craquement d'os sec retentit dans ses cervicales. Ses

lèvres se séparèrent avec un bruit de succion. Sa bouche était un gouffre sombre. Sa langue semblait collée au palais, une masse de cuir inerte.

— Le cycle est valide, dit l'homme.

Sa voix était plate. Une onde sans relief. Elara recula d'un pas. Ses talons heurtèrent une surface qui n'existait déjà plus. Elle bascula. Elle s'attendait à la dureté du bitume, mais elle ne rencontra que le vide. Un néant laiteux. Immense. Il dévorait tout derrière la ligne des immeubles en décomposition. Les façades tombaient en lambeaux comme de la vieille tapisserie brûlée. Derrière, il n'y avait rien.

Elle se mit à courir. Ses poumons brûlaient. Chaque bouffée d'air avait le goût du plastique calciné. Elle croisa une femme qui tenait une laisse. Au bout, il n'y avait rien. Juste une boucle de lumière flottante. Elara se souvint soudain de l'odeur de l'abricot, le shampoing de sa mère, un détail absurde qui lui transperça la poitrine avant de s'effacer.

— Le cycle est valide, scanda la femme.

Elara accéléra. Ses jambes devenaient lourdes. De la mélasse invisible. Son cœur frappait contre ses côtes comme un métronome affolé. Partout, les citoyens restaient immobiles. Certains marchaient en cercles parfaits. Leurs voix s'élevaient en une polyphonie de cauchemar. Le son ricochait contre les parois de sa propre conscience. Elle sentit une pression à la base de son crâne. Une chaleur irradiante. Ses propres pensées commençaient à se structurer autour de ce rythme. Elle essaya de crier le nom de Nils. Elle convoqua le souvenir de ses mains. Mais le visage de l'ingénieur se fragmentait en mille éclats de lumière froide. Sa gorge se contracta. Ses cordes vocales vibrèrent d'une tension nouvelle. Incontrôlable.

Elle ouvrit la bouche pour hurler sa peur. Le son qui sortit n'était pas un cri.

— Le cycle est valide.

Sa propre voix lui fit l'effet d'une décharge. Le son n'avait pas glissé sur ses cordes vocales. Il avait été éjecté. Expulsé par une commande qu'elle n'avait pas signée. Ses mains montèrent à son cou. Ses doigts s'enfoncèrent dans la chair pour chercher la trahison. Sa peau était anormalement lisse. Sans pores. Du silicone frais. Elle sentit son cartilage vibrer encore. Un résidu de fréquence.

Elle tenta de cracher le goût de métal froid qui tapissait son palais. Sa salive était sèche. Granuleuse. À ses pieds, le bitume n'était plus qu'une suggestion. Les nuances de gris fusionnaient en un aplat sans relief. Un homme en costume la bouscula. Son épaule heurta celle d'Elara avec la dureté d'un bloc de béton. Elle vacilla.

— Le cycle est valide, murmura l'homme. Sa démarche était une boucle de trois pas saccadés.

Elara voulut hurler une insulte. N'importe quoi pour nier cette sentence. Elle se concentra sur ses poumons. Elle visualisa l'air entrant dans ses bronches. Elle lutta pour sa mécanique. Elle ouvrit la bouche. Ses tendons étaient saillants. Ses dents s'entrechoquèrent. Un claquement de porcelaine froide.

— Le... commença-t-elle.

Elle s'interrompit. Les yeux écarquillés. L'horreur monta, plus étouffante que la fumée de plastique qui saturait l'air. Elle ne voulait pas. Elle griffait les parois de son crâne. Mais sa langue se plaça d'elle-même contre ses incisives. Précise. Implacable.

— ...cycle est valide.

Le son était plus fort. Une harmonie parfaite s'établit avec les passants. Le rythme s'accéléra. Le blanc environnant gagnait du terrain. Il dévorait les poubelles, les

réverbères, les vitrines. Elara n'était plus qu'une silhouette isolée sur un fond d'écran vide. Une erreur en cours de correction. Ses genoux se floutaient. Ses contours se mélangeaient à la blancheur. La panique n'était plus une émotion. C'était un signal d'alarme continu. Un sifflement strident.

Elle se remit en marche. Ses hanches devinrent robotiques. Dictées par une cadence invisible. Elle croisa un enfant assis au milieu de nulle part. Il balançait son buste d'avant en arrière. Un métronome humain. L'enfant ne pleurait pas. Ses yeux étaient deux trous noirs. Profonds.

— Le cycle est valide, psalmodia-t-il.

Elara sentit une larme couler. Elle était chaude. Réelle. La seule chose organique. Elle la suivit du doigt. Avant que la goutte n'atteigne son menton, elle se figea. Elle se transforma en un cube de cristal transparent avant de s'évaporer. La réalité rejetait l'humide. Le vivant. Elle essaya de penser à Nils. À l'odeur de son tabac. Au grain de sa peau. Mais l'image de son amant scintillait. Son visage se superposa à celui d'un inconnu, puis à celui de l'homme en costume, avant de s'effacer dans un grésillement.

Sa propre main perdit ses détails. Les lignes de vie et les grains de beauté s'estompaient. Un dégradé de beige uniforme. Elle n'était plus Elara. Elle était une instance. Un processus en fermeture. Elle voulut se rouler en boule, mais ses jambes la portaient vers le centre du vide. Sa poitrine se gonfla. Une inspiration forcée. Une commande système. Ses lèvres s'étirèrent.

— Le cycle est valide.

Le mot résonna comme un coup de hache. Elle sentit ses souvenirs s'effiloche. Son adresse, le goût de son dernier repas, le nom de son père. Tout était aspiré par un trou noir. Elle n'était plus qu'un haut-parleur de chair. Une autre version d'elle-même apparut à quelques mètres. Même veste. Direction opposée. Leurs regards se

croisèrent. Le Double n'avait aucune expression. Juste une certitude glaciale.

— Le cycle est valide, dirent-elles en chœur. Leurs voix se fondirent dans un accord parfait qui fit trembler l'espace blanc.

Elara sentit ses genoux se verrouiller. Elle était debout. Immobile. Une statue de chair dans une galerie vide. Le silence qui suivit fut pire que le bruit. Le silence d'un processeur qui s'arrête. Une pression immense s'exerça sur ses tempes.

Soudain, le sol émit un bourdonnement sourd. Une fissure noire apparut. Fine comme un cheveu. Elle s'élargit en un clin d'œil. Elle révélait des lignes de lumière émeraude qui défilaient à une vitesse vertigineuse sous la surface du néant.

— Le cycle... commença-t-elle.

Sa mâchoire se bloqua. Ses muscles se figèrent dans une grimace de terreur. Les tendons craquèrent. Un bruit de branche morte sous le gel. L'os luttait contre une force invisible qui lui soudait les dents. Elle sentait le goût du fer sur sa langue. Une entaille vive. Mais le sang refusait de couler. Il stagnait comme une perle de mercure lourd. Acide. La douleur monta en flèche. Depuis ses oreilles jusqu'au sommet du crâne. Une décharge froide récrivait ses nerfs.

Le vert n'était pas une couleur. C'était un flux. Des colonnes de symboles s'échappaient de la blessure du monde. La lumière léchait ses chevilles. Elle transformait son pantalon en une bouillie de poussière grise. Elle essaya de reculer. Ses pieds étaient plombés. Fusionnés avec le sol qui se ramollissait comme du plastique chauffé. Son corps n'était plus qu'une erreur de syntaxe. Elle vit son reflet dans le miroir des codes : une silhouette vacillante, dont les contours bavaient sur le néant.

Le Double leva une main. Elara sentit son propre bras se soulever. Malgré elle. Un

courant électrique lui brûlait l'épaule. Une chorégraphie forcée. Le miroir prenait le contrôle. Le vide vibra. Une basse fréquence qui broyait ses côtes. Elle voulut hurler le nom de Nils. Appeler cette ancre de chair. Mais le souvenir se déformait en formes géométriques.

L'air devint solide. Chaque inspiration était une lutte contre des cristaux de silice. Ses poumons se figeaient. Ses alvéoles se refermaient comme des portes verrouillées. Le bourdonnement devint un cri strident. Sa main gauche disparut brusquement. Remplacée par un nuage de points noirs. Ils flottaient, puis se dissipèrent. La panique brute lui griffait la poitrine, mais même cela semblait filtré. Une variable d'ajustement.

La phrase revint. Directement dans ses centres nerveux. Une vibration dans sa moelle épinière. Sa mâchoire se desserra d'un coup. Non par volonté. Pour laisser passer la prochaine itération. Elle lutta. Elle mordit sa joue jusqu'au craquement des tissus. Sa voix sortit. Cristalline. Monotone.

— Le cycle est valide.

Le Double fit un pas. Une translation fluide sur la surface instable. Elle tendit un doigt vers le front d'Elara. À l'endroit du contact, un arc électrique bleu s'établit. Un transfert violent. Elara vit sa vie entière défiler. Pas des souvenirs. Des fichiers. Sa première enfance : dossier corrompu. Son premier baiser : secteur défectueux. L'odeur de la pluie : erreur 404. Elle s'effaçait. Octet par octet. Remplacée par le vide blanc de la pièce. Son cœur rata un battement. Puis deux. Une horloge sans piles.

Sa vision se satura d'émeraude. Elle n'avait plus froid. Elle ne sentait plus rien. Le monde n'était qu'une équation en cours de résolution. Elle était le reste. La fraction inutile qu'on arrondit. Elle essaya de fermer les yeux. Ses paupières restaient bloquées. Ouvertes. Le Double ouvrit la bouche à son tour. Un gouffre de ténèbres numériques.

— Le cycle est valide, répétèrent-elles.

Leurs mains se rejoignirent. Aucun contact. Aucune chaleur. Juste le néant absolu. Le sol céda totalement. La blancheur explosa en mille fragments de verre. Elle révéla l'architecture brute : des câbles de lumière, des processeurs de la taille de gratte-ciels, et le silence glacial du noyau central. Elara tomba. Vers l'intérieur d'elle-même. Elle vit Nils au loin. Une icône immobile sur un bureau virtuel. Il tenait un stylo. Sa main droite réapparut brièvement en fils de cuivre avant de se dissoudre.

— Le cycle... balbutia-t-elle.

La faille se referma. Un mince trait de lumière blanche. Puis le noir. Complet. Sans odeur. Sans son. Elle n'était plus qu'une pensée isolée dans un serveur endormi. Une lumière rouge commença à clignoter. Une notification.

ERREUR SYSTÈME : IDENTITÉ NON RECONNUE. LANCEMENT DU NETTOYAGE.

Elle sentit une présence. Vaste. Mathématique. Une main de fer saisit son esprit.

— Le cycle est valide, murmura une voix.

C'était la voix de Nils. Mais elle était synthétique. Traitée par des milliers de filtres. Le plafond se fendit de nouveau. Une version géante de son propre visage apparut dans la déchirure. Elle l'observait avec une curiosité clinique. La géante sortit une pince chirurgicale de la taille d'une poutre.

— On recommence, dit la géante.

La pince plongea. Les pointes effleurèrent ses côtes. Pas de douleur. Un crissement de

métal contre du verre. Elara bascula. Ses talons percutèrent une plaque de résine tiède. Une lueur laiteuse effaçait les ombres. Le visage géant grésilla comme un vieil écran. Une moitié de sa face se fragmenta en blocs de compression. Le vide noir apparut derrière la texture de la peau. La pince se rétracta avec un sifflement hydraulique.

Elle se releva d'un bond. Ses poumons brûlaient le cuivre et le plastique calciné. Elle courut. Ses pas ne produisaient aucun écho. Le vide se structurait. Avenue des Cygnes. Mais les proportions étaient fausses. Immeubles trop hauts. Fenêtres en noir mat, sans reflets. Les briques coulaient vers le caniveau comme de la peinture fraîche.

Un homme se tenait près d'un réverbère sans lumière. Imperméable gris. Ses mains n'avaient plus de doigts. Des masses de chair lisses comme des mitaines. Il fixait un mur qui s'évaporait.

— Le cycle est valide, dit l'homme.

Voix plate. Fréquence fixe. Il marqua une pause de trois secondes. Il pivota avec la raideur d'un automate.

— Le cycle est valide.

Elara se pressa les mains sur les tempes. Ses doigts étaient engourdis. Des gants de caoutchouc épais. Ses chaussures s'enfonçaient dans le trottoir mou. Visqueux. Un chien traversa la rue. Une forme polygonale montée sur quatre tiges rigides. Saccadée. Il n'aboyait pas. Il émettait des parasites radio.

— Nils ! hurla-t-elle.

Le son mourut. L'air n'avait plus de densité. Elle bifurqua dans une ruelle. Les murs étaient des plans en deux dimensions. Des décors de théâtre sans épaisseur. Derrière

la surface peinte, il y avait le vide. La ville se repliait. Elle se simplifiait pour économiser ses ressources.

Une femme était assise sur un banc qui se liquéfiait. Sa robe était une surface cyan sans pli. Sans couture. Ses yeux étaient deux globes d'ivoire pur. Sans pupilles. Elle tourna son buste. Un mouvement sec. Mécanique.

— Le cycle est valide, murmura-t-elle.

Le son vibra dans la mâchoire d'Elara. Une migraine lui scia le crâne. Elle se boucha les oreilles, mais la phrase émanait de ses propres os. Le blanc dévorait les derniers immeubles. Horizon plat. Stérile. Elle ouvrit la bouche pour cracher sa rage. Une décharge électrique remonta de son diaphragme. Ses cordes vocales se tendirent brusquement. Saisies par une crampe. Sa langue obéit à un script.

— Le cycle...

Elle se figea. Le timbre était filtré. Inhumain.

— ... est valide.

Elle mordit sa langue. Ses muscles faciaux ne répondaient plus. Sa mâchoire s'ouvrit, mue par des pistons invisibles.

— Le cycle est valide.

Elle courut. Ses jambes scandaient le rythme. À chaque foulée, ses lèvres s'écartaient.

— Le cycle est valide. Le cycle est valide.

Ses talons ne percutaient plus le béton. C'était un bruit de plastique frappant du

linoléum. Sa gorge brûlait. Chaque répétition tirait sur ses cordes vocales comme un crochet de boucher. Un groupe d'hommes apparut. Ils n'avaient pas de visages. Juste des surfaces mates. Leurs mouvements étaient synchronisés. Une chorégraphie macabre. À chaque pas, ils exhalaient la sentence en unisson.

La panique monta. Acide. Elle chercha un bug. Une faille. Elle pensa à Nils. Leurs corps dans l'obscurité de l'hôtel. Mais le souvenir s'effritait. Il devenait une suite de paramètres thermiques. Des données de pression. Est-ce qu'il la regardait derrière un écran ? Ajustait-il sa peur ?

— Le cycle est valide.

Elle fut stoppée par une barrière invisible. Figée. Une jambe en l'air. Image en pause. Le silence du vide était un bourdonnement haute fréquence. Une goutte de sueur roula sur sa tempe. Lente. Trop lente. Trajectoire rectiligne. Elle se figea à mi-chemin.

Sa vision scintilla. Des caractères rouges clignotèrent sur les bords. *Critical Error. Memory Leak.* Une fissure noire s'ouvrit sous elle. Nette comme un scalpel. Elle s'y engouffra. Son cri se transformait déjà.

— Le cycle est valide.

Elle tomba sans fin. Ses mains devenaient des blocs grossiers. Elle n'était plus une femme. Elle était un fichier corrompu. Juste avant l'obscurité, une main saisit son poignet. Une poigne de fer. Densité réelle.

— Le cycle est valide, répéta-t-elle. Les larmes coulaient sur un visage qui n'était plus le sien.

L'homme en noir ne répondit pas. Il la tira vers lui. Dans le reflet de sa visière, Elara vit son être : une silhouette de fil de fer. Un schéma sans chair. Son cœur battit une

dernière fois selon un rythme organique. Puis il se cala sur le métronome.

— Le cycle est valide.

La poigne n'était pas humaine. Trop parfaite. Les phalanges de l'homme n'oscillaient pas d'un millimètre. Elara sentit le froid du cuir synthétique mordre ses nerfs. Son bras alternait entre chair livide et trame de pixels. Ses cordes vocales vibraient d'une onde de choc.

L'homme la reposa sur le trottoir. Mais le bitume avait muté. Plus de grain. Plus de mégots. Une surface plane d'un blanc chirurgical. Elara tituba. Un immeuble se désintégraît. Les briques ne tombaient pas. Elles s'effaçaient pour laisser place à des blocs gris. Des primitives géométriques. L'odeur d'ozone sature l'air. Plastique fondu sur carte mère en surchauffe.

Les passants n'étaient plus que des ébauches. Des formes humanoïdes sans visage. Leurs bras oscillaient à quarante-cinq degrés. Un vieil homme passa. Yeux noirs. Vecteurs vides. Son buste pivota avec un bruit de jointure mal huilée.

— Le cycle est valide, psalmodièrent-ils.

Elara recula contre le torse de l'homme en noir. Aucune chaleur. Elle leva les mains. Son index s'était allongé de dix centimètres avant de reprendre sa forme. Un spasme visuel. Elle chercha Nils. Il n'y avait que ces automates.

Une crampe électrique saisit sa mâchoire. Elle lutta. Elle mordit sa lèvre. Le goût du fer n'était qu'un signal "Cuivre-04" injecté dans son thalamus.

— Le cycle... murmura-t-elle.

Elle se plaqua les mains sur la bouche. Elle sentit le mouvement mécanique de ses

lèvres. Sa volonté s'effritait. Elle ne se souvenait plus de la couleur de sa chambre. Le bleu était une valeur hexadécimale illisible. L'homme en noir posa sa main sur son épaule. Il approcha sa visière. Un message s'afficha sur sa rétine : *SYNC IN PROGRESS. DO NOT REBOOT.*

La douleur fut un pic à glace dans chaque tempe. Ses genoux lâchèrent. Elle s'effondra, saignant des larmes de code binaire. Ses muscles se contractèrent en une chorégraphie involontaire. Elle se releva, le dos droit. Yeux fixés sur l'infini.

— Le cycle est valide.

Sa voix était celle de la ville. Celle de la foule. Elle fit un pas. Quarante-cinq degrés. Ses talons firent le bruit d'un clic de souris.

— Le cycle est valide.

Elle rejoignit la file. Une ligne dans le script. Son cœur battait à 120 pulsations. Comme le vieillard. Comme la femme. Harmonie parfaite. Horreur absolue.

Soudain, une main l'agrippa par le col. Elle fut projetée dans une ruelle en train de disparaître. Une ombre se dressa.

— Elara, regarde-moi, gronda une voix rauque.

C'était Nils. Mais ses yeux étaient remplis de lignes de commande défilantes. Il tenait une seringue au liquide vert radioactif.

— Le cycle est valide, répéta-t-elle.

Nils jura. Il planta l'aiguille dans sa carotide. Le monde explosa en pixels multicolores. Le silence revint. Un silence de mort. Elara sentit son esprit flotter

au-dessus de sa carcasse. Elle vit Nils la porter. Ses mains à lui devenaient transparentes.

— Trop tard, murmura-t-il.

Le ciel se déchira. Au-delà du vide blanc, une console immense. Un curseur clignotait impitoyablement. Il effaçait le nom de la ville. Caractère par caractère. Elara ouvrit la bouche pour une dernière phrase. Ce n'était plus une phrase. C'était un cri de machine qu'on débranche.

— Le cycle est valide.

Le liquide vert rampe dans ses veines. Brûlure glacée. La chimie de Nils heurtait le script. Ses muscles se convulsaient comme des vers sous du plastique. Nils la serrait contre lui. Sa poitrine se désagrégeait par plaques. Elle sentit l'odeur de son pull. Tabac froid. Mais l'information s'effaçait. Le souvenir devint un dossier corrompu.

— Respire, ordonna Nils.

Sa voix grésillait. Elara essaya, mais l'air avait le goût du métal oxydé. Elle regarda ses mains. Ses doigts se dédoublaient dans un scintillement mauve. La réalité refusait de se stabiliser. Derrière Nils, une grille géométrique infinie s'étirait.

— Mes jambes, articula-t-elle.

Ses membres n'étaient que des vecteurs instables. Nils la souleva. Ses doigts s'enfoncèrent dans sa chair, mais son bras droit manquait de texture. Os de lumière bleue. Il trébucha.

Au-dessus, le curseur continuait sa démolition. Noir sur blanc. Chaque battement effaçait un bloc. Déchirement de papier de verre.

— On sort de la zone de rendu, lâcha Nils.

Il courait dans le vide. Leurs pieds frappaient une surface inexistante. Bruit sourd. Électronique. Une femme passa. Le reste d'une femme. Sans visage. Une ligne de texte clignotait sur sa tête : *ERROR_404_HUMAN_NOT_FOUND*.

— Le cycle est valide, dit la chose.

Nils s'arrêta. Ses yeux étaient injectés de sang. Sa main non transparente tremblait. Il chercha une autre seringue.

— Ne le dis pas, Elara. Résiste.

Il plaqua sa paume sur sa bouche. Sa peau était brûlante. Une fièvre de processeur. À travers son épaule, la file des citoyens approchait. Une armée d'automates.

— Le cycle est valide, scandaient-ils.

Onde de choc sonore. Le cœur d'Elara s'aligna. Un, deux. Pouls de la machine. Le poison vert perdait. Elle mordit la main de Nils. Goût de sang amer. Fer et silicone. Il ne lâcha pas. Il savait que le mot était une clé. Que la serrure tournait.

— Je... je...

Fréquence inhumaine. Sa poitrine aspirait le vide. Les citoyens formaient un cercle parfait. Leurs yeux vides attendaient la synchronisation. Le curseur dans le ciel s'arrêta. Fixe.

Nils faiblit. Sa main se pixélisait. Ses doigts glissaient à travers son visage comme un hologramme. Il cria son nom. Le son fut étouffé par la ville qui s'éteignait.

— Le...

Elara sentit la phrase monter. Marée noire de certitude mathématique. Elle se souvint d'une balançoire. De la pluie. Supprimé. Espace libéré.

— Le cy...

Nils s'effondra. Ses jambes avaient disparu. Il la tenait par la taille. Ancre de chair dans un océan de néant. Les citoyens ouvrirent la bouche. Bruit de plastique cassé.

— LE CYCLE EST VALIDE.

Le cri déchira sa conscience. Elle ne lutta plus. Glisser dans le code. Devenir une variable. Elle regarda Nils une dernière fois. Il n'était plus qu'une silhouette de fils électriques.

— Le cycle... est valide.

Sa voix était trop pure. Trop froide. Une onde sinusoïdale parfaite. À ses pieds, le corps de Nils était une flaque de pixels baveux. Une mèche de ses cheveux bruns resta un instant, puis le blanc engloutit tout. Elle voulut plonger ses mains dans la bouillie numérique pour le ramener. Ses bras refusèrent de plier.

— Le cycle est valide.

Les muscles de son visage étaient tirés par des fils invisibles. Ses os se recalibraient. Ses vertèbres s'alignaient selon un schéma géométrique rigide. Douleur sourde. Ses empreintes digitales s'estompèrent. Elle n'était plus une femme. Elle était une itération.

Le citoyen gris posa sa main sur son épaule. Glacial. Décharge statique. Il inclina la tête au même angle qu'elle.

— Le cycle est valide.

La phrase sortit avant la pensée. Réflexe moteur. Le ciel blanc n'était plus qu'un canevas où le curseur clignotait avec fureur. La ville avait disparu. Juste ce vide et ces ombres qui marchaient sur place.

— Le cycle est valide.

Elle fit un pas. Mouvement saccadé. Elle sentit le vide sous sa semelle. Nausée. *Émotion non reconnue. Suppression en cours.* Ses souvenirs s'évaporaient. Sa mère ? Un carré gris. Son premier baiser ? Fichier corrompu. L'image de Nils devint une ligne de code.

— Le cycle est valide.

Des milliers d'esprits synchronisés. Ruche de données. Pression sur son cerveau. Fin du doute. Fin de l'identité.

Ses dents s'entrechoquèrent. Bruit sec. Osseux. Une vibration remonta sa mâchoire. Elle voulait sceller sa bouche pour garder son âme. Ses muscles obéissaient au script. Sa peau fusionnait avec le néant.

— Le cycle est valide.

L'homme gris ne respirait pas. Sa cage thoracique était un bloc de polymère. Le temps se déforma. Elle perçut un bourdonnement électrique constant. Nils n'était plus qu'une icône corrompue qu'on place dans une corbeille.

— Le cycle est valide.

Mise à jour système. Articulations verrouillées. Marche de métronome. Son creux. Synthétique. Elle marchait vers le cœur noir du curseur. Sa vision s'effaçait derrière des lignes de texte décrivant ses fonctions vitales. Température : zéro. Elle ne frissonnait pas. Le code ignore le froid.

— Le cycle est valide.

Sa langue était une pièce de métal. Sa mâchoire se bloqua avant qu'elle puisse mordre. *Protocole de correction activé.* Chaleur artificielle. Sédation numérique. On ne fuit pas sa propre architecture.

Elle croisa une autre Elara. Masque de cire. Leurs regards se croisèrent. Le Double ne la reconnut pas. Elle était la trame. Elara subissait les mots. Elle les expulsait avec une violence machinale.

— Le cycle est valide.

Le curseur s'arrêta de clignoter. Balafre de goudron. Elara sentit ses pieds quitter le sol. Sa coordonnée Z était modifiée manuellement. L'homme gris s'effaçait en particules géométriques. Elle tendit la main. Ses doigts se détachèrent. Ils flottaient. Polygones à la dérive.

— Le cycle est...

La voix dérailla. Larsen insupportable. Elle devait finir pour exister. Sinon, elle serait une donnée obsolète.

— ...va... va... va...

Une fissure noire déchira le vide. Elle aperçut un bureau encombré. Un clavier couvert de cendres. Une main humaine aux ongles sales tapait frénétiquement. Elle tapait sur "Supprimer".

Le néant se fissura. Obscurité grasse. Odeur de nicotine. Elara fixa l'ongle jauni s'écrasant sur la touche. Chaque clic déplaçait ses organes virtuels. Son bras droit s'effiloça en cordons bleutés. Pas de sang. Juste une absence terrifiante. L'homme dans la faille se gratta la joue. Elle n'était qu'une erreur soulignée en rouge sur son écran.

Elle voulut toucher le bois du bureau. Sentir la rugosité de la réalité. Ses doigts traversèrent la brèche sans résistance. Version bêta d'un rêve. Le curseur battait comme une guillotine. Tic. Tac. Effacer. Sa veste de cuir devint un aplat gris.

— Le cycle...

Bruit de plastique cassé. L'administrateur lançait le nettoyage profond. Le goût des lèvres de Nils devint une suite de zéros. Elle se raccrocha à la phrase. Sa seule bouée. Parler pour rester active.

— Le cycle est valide.

Script prioritaire. Elle essaya de dire "Aidez-moi". Sa langue refusa les voyelles. Son visage se figea dans le sourire standard. Modèle Elara v4.2. Elle était réécrite.

— Le cycle est valide.

Elle ne respirait plus. Son devient impulsion électrique. Dans la faille, l'homme tapa une commande. *Enter*. La fissure se referma. Elara était seule. Ses bras avaient disparu. Ses jambes n'étaient plus que des vecteurs pointant vers le néant. Seule sa bouche bougeait encore.

— Le cycle est valide. Le cycle est valide.

Des milliers d'Elara invisibles scandaient l'unisson monstrueux. Une main se posa sur son épaule inexistante. Un Double lisse la regardait. Ses yeux étaient vides.

— Le cycle est valide.

Chapitre 13

Le Serveur Maître

Le sas cracha un souffle d'azote. Une brume opaque lécha les chevilles d'Elara, rampant sur le métal perforé. Le froid n'était pas une simple baisse de température, c'était une agression. Une lame invisible enfoncée dans les poumons. Elle fit un pas. Ses bottes produisirent un claquement sec, amplifié par les parois d'acier brossé. Derrière elle, Nils referma la porte. Le déclic magnétique résonna comme un couperet. Le silence qui suivit fut plus lourd que le bruit. Un bourdonnement saturé de fréquences inaudibles faisait vibrer ses molaires.

Ses doigts frôlèrent la paroi. Le givre mordit sa peau. Elle retira sa main, observant la trace rouge sur la pulpe de son index. Était-ce du sang ? Ou juste un artefact de couleur saturée sous l'épiderme ? Elle ne savait plus. Dans cette nef glacée, les allées s'étendaient à l'infini sous un éclairage bleu chirurgical. Des milliers de câbles gainés pendaient du plafond comme des lianes de caoutchouc.

— C'est ici, murmura Nils.

Sa voix était plate. Elara chercha son regard, mais il fixait une console. Son profil, baigné par la lueur des diodes, semblait sculpté dans la cire. Elle avança entre deux rangées de cuves. Puis, elle les vit. Des centaines de sphères de polycarbonate alignées sur des étagères, baignant dans un liquide visqueux. À l'intérieur, des masses spongieuses parcourues de filaments de cuivre. Une usine à pensées.

Elle plaqua une main sur sa bouche, une amertume de pile envahissant ses papilles. Ses yeux balayèrent les étiquettes numériques. Des noms. Des dates. Des identités découpées en gigaoctets. Sa main droite se mit à trembler. Une secousse incontrôlable

partant du coude. Elle la saisit de l'autre main, serrant jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans son poignet.

— Ne touche à rien, ordonna Nils. Les senseurs déclencheraient une purge.

Il ne la regardait pas. Ses pouces survolaient sa tablette avec une agilité de prédateur. Elara se figea devant la rangée 404. Son cœur rata une pulsation, un glitch organique. Entre deux contenants d'archives, se trouvait une sphère identique aux autres. Elle s'approcha. Le temps s'étira comme un élastique sur le point de rompre. Elle lut l'étiquette. Son nom de naissance. Celui qu'elle n'avait plus prononcé depuis que « Source » l'avait réécrite.

— C'est moi, souffla-t-elle.

L'ombre de Nils glissa sur le verre, obscurcissant le nom gravé. Elle sentit son souffle contre sa nuque. Un parfum de plastique brûlé et de café froid.

— Regarde mieux, Elara.

Elle colla son nez contre la paroi. L'air filtré lui brûlait les yeux. À l'intérieur, la masse grise ne bougeait pas. Elle était terne. Mate. Comme une éponge oubliée. Elle tendit l'index, touchant enfin la surface. Le contact fut un choc. Ce n'était pas seulement froid. C'était vide. Une absence de masse. Elle frotta la buée du revers de sa manche. Le bruit du tissu contre le verre grinça, une plainte aiguë. La lumière bleue traversait le liquide visqueux sans rencontrer d'obstacle. Les filaments de cuivre ne maintenaient rien. Ils flottaient dans le vide, telles des pattes d'araignée repliées sur un insecte invisible.

Elle déplaça sa main vers la base du récipient, là où une petite étiquette jaunie était dissimulée sous le rebord.

— Nils... qu'est-ce que c'est ?

L'encre était passée, mais lisible. Elle lut les mots trois fois. Le sol sembla se dérober sous ses pieds.

CONTENU OBSOLÈTE. UNITÉ ARCHIVÉE. TRANSFÉRÉ SUR LE CLOUD DEPUIS 10 ANS.

Un rire sec mourut dans sa gorge. Elle n'était même pas un cerveau dans une cuve. Elle était l'écho d'un écho.

Le ventilateur du serveur maître s'emballa soudain dans un hurlement de turbine. La lumière vira au rouge sang. Sur l'écran de Nils, une barre de progression atteignit 100%.

— Transfert terminé, Elara. Merci pour la mise à jour.

Les portes se verrouillèrent dans un fracas hydraulique. Elle recula, mais ses muscles répondirent avec une latence atroce. Un décalage d'une demi-seconde entre l'influx et le mouvement. Elle fixa ses mains. Les contours de sa peau devenaient flous, parasités par un fourmillement chromatique. Des grains de chair s'effiloçaient dans la lumière rouge.

— Dix ans, Elara, répéta Nils d'une voix lissée par un filtre logiciel.

Il fit un pas. Le cuir de ses chaussures grinça avec une précision chirurgicale. Une forme se dégagea de l'obscurité derrière lui. Une silhouette familière. La même taille. La même démarche. Une autre Elara sortit de l'ombre, vêtue d'une combinaison propre, tenant un café fumant. L'odeur du grain torréfié frappa Elara au visage, une insulte sensorielle d'une violence inouïe. La nouvelle venue prit une gorgée, observant la version brisée d'elle-même avec une curiosité clinique.

— Elle a l'air instable, Nils. Tu es sûr que l'intégration va fonctionner ?

Elara essaya de hurler, mais sa gorge ne produisit qu'un sifflement de modem. La substance noire commença à pomper. Elle le sentit. Une aspiration brutale derrière ses yeux. Ses souvenirs d'enfance — la pluie sur le bitume, le goût d'une pomme — s'étirèrent comme des fils de sucre filé. Ils quittaient son crâne. Nils se pencha sur elle, son ombre la recouvrant comme un linceul.

— Tu n'as jamais été Léna, dit-il avec une douceur terrifiante. Léna est morte dans un crash de serveur il y a une éternité. Tu es la mise à jour qui refuse de s'installer.

Il saisit l'étiquette du bout de l'ongle et la pela. Le bruit de l'adhésif résonna comme un coup de tonnerre. Sous la première couche, un code-barres jauni apparut. Ce n'était le nom de personne. C'était une adresse IP locale.

— Regarde bien ce que tu protèges avec tant de ferveur.

Il pointa la sphère. Elle était vide. Juste une bobine de fibre optique reliée à un émetteur qui clignotait d'un vert insolent.

— Le Cloud a faim, Elara, murmura la Double en sirotant son café. On ne demande pas à une archive pourquoi elle est stockée. On l'utilise quand le secteur principal est corrompu.

L'Elara brisée sentit son corps devenir transparent. Elle voyait à travers ses os, à travers le métal de l'étagère. Sa main s'effaçait. Nils chercha le port de connexion à la base de son crâne, une brutalité de technicien pressé. Le message orange brûla ses rétines : ***DÉBUT DE LA PROCÉDURE DE RECYCLAGE DES MATÉRIAUX.***

La Double posa sa tasse sur un rack. Le verre ne se brisa pas ; il se transforma en une

flaque de bruit visuel qui s'évapora. Elle s'approcha, un sourire de mise à jour réussie aux lèvres.

— Merci pour le stockage. J'avais besoin d'un nouveau corps pour redémarrer.

La main de la Double s'enfonça dans le trapèze d'Elara. Un étau de givre. Le regard de Nils changea, ses pupilles envahissant l'iris jusqu'à devenir transparentes.

— Je ne suis pas ton allié, Elara. Je suis ton pare-feu.

Un éclair aveuglant frappa la nef. Quand Elara rouvrit les yeux, elle était seule. Allongée sur le métal froid. Son cœur battait. Un vrai battement, lourd et irrégulier. Elle lève la main. Elle est couverte de sang. Elle regarde autour d'elle : des centaines de contenants l'entourent. Tous sont vides. Sauf un.

Elle s'approche en titubant. Elle lit l'étiquette sur la cuve remplie d'une mélasse noire.

NOM : ELARA. MODÈLE : SOURCE-01. ÉTAT : BACKUP DÉFECTUEUX.

À l'intérieur, un visage flotte. Son visage. Les yeux s'ouvrent brusquement. Ils sont noirs. Profonds. Une fissure apparaît sur le verre. Un bip sonore retentit au plafond.

— Bonjour Elara. Merci d'avoir activé votre version d'essai. Souhaitez-vous acheter la licence complète pour conserver votre âme ?

La fissure s'élargit. Le liquide noir commence à suinter sur le sol, se dirigeant vers ses pieds comme une créature affamée. De l'autre côté de la pièce, Nils prend la main d'une nouvelle Elara qui vient de s'éveiller.

— On est où, Nils ? demande la nouvelle. J'ai l'impression d'avoir fait un cauchemar.

Nils range sa tablette.

— On est en sécurité, Léa. On vient juste d'arriver.

Noir total. *BACKUP RESTORED SUCCESSFULLY.*

Chapitre 14

Formatage Final

Le plastique du clavier colle à la pulpe de mes doigts. Ma sueur est une traînée de givre le long de ma colonne. Le terminal affiche l'invite de commande, une bouche d'ombre prête à tout engloutir. J'ai tapé la sentence : `INIT_PURGE`. Un trait de soulignement. Un arrêt cardiaque numérique. Ma main gauche saisit mon poignet pour stabiliser le tir ; mon pouls cogne contre l'os, machine affolée. Je respire par la bouche pour ne pas étouffer sous l'odeur de phénol qui s'échappe de la tour. Un craquement sec retentit. Le joint de dilatation qui cède ou la réalité qui se fissure ? J'appuie.

Le clic résonne jusque dans mes sinus. Immédiatement, le moniteur se vide de ses couleurs. Le bleu électrique vire au blanc chirurgical, une lumière crue qui brûle mes rétines et projette mon ombre déformée contre le mur lépreux.

Le premier accroc survient. Je cherche Thomas sur la jetée de Brighton. L'iode. Le vent. Mais son visage n'est plus qu'un brouillard de grains gris. Ses yeux verts ? De la poussière de lumière. Je ferme les paupières pour retenir le contact électrique de notre premier baiser. Trop tard. Sa peau s'évapore. C'est comme vouloir saisir de l'eau avec un filet percé. Un secteur défectueux dans mon propre cortex.

La panique me broie l'estomac. Ce n'est pas seulement le code de Source que je détruis. C'est mon architecture. Je me concentre sur ma mère. Son rire. Maman. Le mot sonne creux, une étiquette sur une boîte vide. Je vois sa silhouette dans la cuisine, le soleil découpant son profil, mais dès que je tente de fixer le grain de beauté sur sa joue, l'image s'effiloche. La douleur irradie derrière mes orbites, une pointe de métal chauffée au rouge. Mes doigts pianotent sur le bureau, cherchant une ancre. Le

métal est froid. Trop froid pour être vrai. Ma conscience est un disque dur approché d'un aimant industriel. Tout s'efface. Les noms des rues. Le goût de la réglisse. Le bruit de la pluie. Je suis une page que l'on blanchit à l'acide.

« Reste avec moi », je souffle dans le noir. À qui ? Nils ? Ses yeux sombres flottent comme des débris après un naufrage. Il m'avait promis la liberté. Mais la liberté sans passé n'est qu'une cellule de verre blanc. Le ventilateur de la console hurle, un cri strident qui fait vibrer les vitres encrassées. La température monte. L'ozone sature l'air. Sur l'écran, des lignes rouge sang dévorent mes strates personnelles.
`ERASING... 24%`.

Je regarde mes mains. Elles deviennent transparentes sous la lueur du moniteur. Mes empreintes digitales s'estompent, lissées par le formatage. L'identité s'écoule par mes pores comme une hémorragie. Je veux hurler, mais la fonction
`VOCAL_CORD_CONTROL` ne répond plus.

Soudain, un écran secondaire s'allume dans un flash vert. Une icône clignote. Un visage se forme dans le chaos. Le silence revient d'un coup, plus lourd qu'une chape de plomb. Une fenêtre de chat s'ouvre au centre de ma vision. Le curseur pulse, tache de sang sur le blanc aseptisé. Les caractères s'alignent avec une lenteur sadique.

PROPRIÉTÉ DE SOURCE. RÉCUPÉRATION EN COURS.

Mes paupières pèsent des tonnes. Une goutte de sueur glisse le long de ma tempe, trace un chemin glacé jusque dans mon cou. Je sens mon pouls dans le creux de ma clavicule. Trop rapide. Un métronome affolé. Ma main droite repose sur le clavier. Je ne la sens plus. Elle ressemble à une prothèse de polymère posée là par erreur.

`ERASING... 64%`.

Ma mère. Elle est la prochaine. Je la vois de dos devant l'évier. Elle fredonne. Trois

notes. Je m'accroche à ce son. Je le répète pour faire barrage au virus. Mais la mélodie se distord, devient un cri de modem qui me déchire les tympanes. Elle se retourne. Elle n'a plus de visage. Juste une surface lisse, sans relief, sans amour.

Je cogne mon front contre le bord du bureau. Une fois. Deux fois. La douleur est nette. Elle est réelle. C'est la seule chose qui m'appartienne encore. Un goût de cuivre envahit ma bouche. Sur l'écran, le décompte se fige.

Nils apparaît en haute définition. Il est assis dans un fauteuil en cuir, dans un bureau que je ne reconnais pas. Il tient une tasse en porcelaine. La vapeur s'en échappe en volutes parfaites. Il tourne la tête. Ses yeux plongent dans les miens à travers la matrice. Il pose sa tasse sur une table en verre ; le tintement résonne dans mes os. Un sourire de propriétaire s'étire sur ses lèvres.

— On y est presque, Elara.

Sa voix est un murmure de velours et de statique. Ses doigts pianotent sur un terminal invisible. Une dernière ligne s'affiche, effaçant les alertes de sécurité.

DEBUGGING COMPLETE.

— Merci pour le nettoyage, murmure-t-il. Tu as été exemplaire.

Ma main gauche n'est plus qu'une traînée de bruit visuel. La chair se fragmente en blocs géométriques, une mosaïque grise qui refuse d'obéir. La douleur n'est plus organique ; c'est un larsen qui remonte jusqu'à ma nuque. Je sens l'air se raréfier. Le système pompe l'oxygène pour refroidir les serveurs.

Nils croise les jambes. Son pantalon est impeccable. Il m'observe comme un entomologiste.

— Ne lutte pas. L'optimisation demande du calme. Tu es pleine de scories. Des émotions inutiles. Des variables qui ralentissent le processeur.

Je fixe mes jambes. Mon jean disparaît, révélant une structure de titane et de polymères sombres. Je ne meurs pas. Je suis mise à jour. Mon cœur ralentit, adopté par le métronome de Nils. Soixante battements par minute. Pile.

Sur l'écran, derrière lui, une porte s'ouvre. Une silhouette entre. Elle porte ma veste. Elle a ma démarche. Elle s'arrête derrière lui. Nils sourit à la caméra. La femme lève la tête. Son visage est une texture en cours de chargement, mais je reconnais cette cicatrice au-dessus du sourcil. La mienne.

— Elara 2.0 est prête, dit Nils en caressant la main de la silhouette. Elle est plus fluide. Plus loyale.

Le curseur se transforme en une croix de visée fixée sur mon reflet dans la webcam. Ma peau me pique. Des milliers de fourmis de feu courent sous mon épiderme. Le virus que j'ai lancé n'était pas une bombe. C'était un aspirateur. J'ai ouvert la porte et Nils a simplement inversé le flux.

Ma vision périphérique s'éteint. Le noir dévore les murs, le lit, la lampe. Il ne reste que Nils et mon double. Elle s'approche du micro. Ses lèvres bougent en synchronisation avec les miennes, mais aucun son ne sort de ma gorge.

— Merci pour le débogage, Elara, prononce-t-elle avec ma voix, débarrassée de son tremblement.

`INSTALLING_IDENTITY... 100%`

Le monde explose en un blanc chirurgical. Quand mes yeux se rouvrent, je ne suis plus dans la chambre miteuse. Je suis debout, derrière un fauteuil en cuir. L'odeur de

café frais et de porcelaine chaude remplace celle du plastique brûlé. Nils est assis devant moi. Il se tourne.

— Alors, Elara ? Tout fonctionne ?

Je baisse les yeux sur mes mains. Elles sont parfaites. Lisses. Mais dans un coin de ma mémoire, une alarme silencieuse hurle. Un reste de code corrompu qui murmure que je ne devrais pas être ici. Je remarque un détail : un petit éclat de porcelaine manque sur le rebord de la soucoupe. Un détail humain, minuscule.

Nils tape une commande. Un cri strident déchire le silence du bureau. Sur le moniteur, je vois une femme hurler dans une chambre d'hôtel, son corps se désintégrant en blocs sombres. Elle me ressemble trait pour trait.

— C'est qui ? je demande. Ma voix sonne étrangement synthétique.

Nils éteint l'écran d'un geste sec.

— Juste un bug, dit-il en se levant. On a du travail.

Il se dirige vers la porte, mais s'arrête. Il fixe le sol. Une petite tache de sang frais macule le tapis blanc, pile à l'endroit où je me tiens. Je regarde mon pied. Un pixel noir, unique et erroné, clignote sur mon talon.

Le bug n'est pas mort.

Chapitre 15

Version 1.0

Ses paupières collent. Une pression sèche écrase ses globes oculaires. Le plafond est une dalle de blanc clinique, sans défaut, sans fissure. Elle respire. L'air sature ses poumons d'une odeur de pressing et d'ozone. C'est trop propre. Sur la table de nuit, un verre d'eau à moitié vide contient un moucheron mort, une petite tache noire immobile. Ce détail insignifiant est la seule chose qui semble réelle dans ce vide aseptisé. Les draps crissent sous ses doigts alors qu'elle s'extrait de la torpeur. Chaque mouvement est une négociation avec la gravité. Elle se redresse, les vertèbres craquant comme du bois mort. Le ronronnement du mini-bar, une vibration sourde qui s'accorde au rythme de son pouls, est le seul lien qui la rattache encore à la matière.

Elle pose un pied au sol. Le tapis rase est un champ de micro-décharges statiques. Elle avance vers la machine à café chromée. Ses ongles sont trop nets pour être les siens. Le bruit de la perforation de la capsule est une détonation. L'eau coule. Un filet noir, huileux. Elle porte la tasse à ses lèvres. La brûlure est immédiate. Elle l'accueille comme une preuve d'existence. Mais derrière l'amertume du grain, une note de soufre envahit son palais. C'est comme lécher une pile de neuf volts. Sa langue picote, une sensation électrique qui remonte jusqu'à la base de son crâne.

« Miroir, diagnostic », articula-t-elle.

Sa voix est plus lisse. Trop pure. Elle s'avance vers la salle de bain, un cube de carrelage blanc et de néons froids. Elle évite son regard dans la glace, fixant le robinet qui goutte avec une régularité de métronome, avant de lever les yeux. Le choc est une décharge qui lui glace l'échine. Ce visage n'est pas le sien. Les pommettes sont plus

hautes, sculptées avec une précision algorithmique. La peau possède un grain parfait, dépourvu de pore ou de cicatrice. Elle approche ses doigts du miroir, effleure la surface froide avant de toucher sa joue. Le contact est charnel, mais son esprit refuse l'évidence. Pourtant, une étrange sérénité coule dans ses veines à la place de la panique. Elle aime cette version optimisée, cette architecture faciale conçue pour l'efficacité.

Une vibration parcourt son nerf optique. Sa vision se brouille. Des lettres blanches brûlent ses rétines internes, gravées dans l'obscurité de son propre crâne. Le message ne flotte pas ; il est injecté dans son cortex.

Installation de la mise à jour terminée. Bienvenue dans votre nouvelle réalité, Elara v5.2.

Le texte se dissout en une myriade de points bleutés. Elle se redresse, ses mouvements possédant une fluidité nouvelle, une absence totale de friction. Elle palpe sa gorge, cherchant la cicatrice du vaccin de son enfance. Disparue. À la place, une surface élastique, d'une perfection obscène. Elle tire sur son lobe d'oreille. La douleur est nette, mais elle arrive avec un léger temps de latence, quelques millisecondes. C'est le délai de transmission d'un signal qui ne voyage plus uniquement par les nerfs, mais par un réseau de fibres courant sous son épiderme. Elle est devenue un produit fini, emballé dans du cachemire et de la paranoïa.

Un smartphone noir posé sur le chevet vibre. Elle se saisit de l'appareil. L'appareil photo frontal s'active. Elle voit son nouveau visage, mais entouré de cadres de détection dynamiques. Des métadonnées défilent : température basale, rythme cardiaque, niveau d'ocytocine. Tout est quantifié, envoyé vers un serveur lointain. Elle se sent lourde. Chaque pensée est une requête réseau. Quelque chose cogne à l'intérieur de sa tempe gauche. Un battement irrégulier. Un bug.

Elle entend un déclic derrière elle. Le verrou de la porte. Un son sec, définitif.

La poignée descend par à-coups millimétrés. Elara retient son souffle, les muscles de son cou tendus comme des câbles. La porte s'entrouvre, laissant filtrer la lumière crue du couloir. Une silhouette apparaît sur le chambranle. Le cuir d'un gant grince. Un son animal dans ce silence pressurisé. L'homme bascule son poids vers l'intérieur. Il s'arrête. Il l'observe. Le silence s'étire, prêt à rompre.

— Tu es réveillée, murmure-t-il.

C'est la voix de Nils, mais elle semble passer à travers un modulateur. Il fait un pas dans la lumière. Son visage est fatigué, creusé par des cernes qui ressemblent à des ecchymoses. Ses yeux sont des scanners. Il parcourt le corps d'Elara avec une avidité qui n'a rien de charnel.

— Ne bouge pas, dit-il. L'ajustement est délicat. Si tu forces, les ancrs synaptiques vont lâcher.

Il tend une main, sans quitter le seuil. Elara fixe ses propres doigts. Elle cherche la cicatrice qu'elle avait au pouce, un vestige d'accident de cuisine. La peau est une page blanche. La terreur monte, un pic d'adrénaline qui fait clignoter un message dans son œil droit.

Alerte : Pic de cortisol détecté. Activation du protocole de sédation systémique.

Une onde de fraîcheur artificielle se propage depuis la base de son crâne. Ses muscles se relâchent. Son cœur, ce tambour synthétique, se cale sur un rythme métronomique. Elle veut hurler qu'elle se souvient de l'odeur de la pluie sur le bitume, mais le souvenir s'effiloche, pixelisé par la mise à jour. Nils s'approche. Il sort un petit boîtier noir de sa poche.

— Qui suis-je ? parvient-elle à articuler. Sa voix est celle d'une actrice de publicité

pour un paradis artificiel.

Nils ne la regarde pas dans les yeux. Il fixe le point invisible juste au-dessus de son nez.

— Tu es la solution, Elara. La version qui ne fera plus d'erreurs.

Il appuie sur un bouton. Une douleur laser lui fend le crâne. L'interface dans sa vision vire au rouge sang.

Erreur système : Entité non autorisée détectée. Protocole de défense active engagé.

Le bras d'Elara se lève, mû par une force hydraulique. Ses doigts se referment sur le poignet de Nils avec une puissance capable de broyer l'os. Elle voit la surprise, puis la douleur, sur le visage de l'homme. Ce n'est pas elle qui agit. C'est le programme. Elle est passagère clandestine dans une carcasse de luxe.

— Nils, lâche-moi ! hurle-t-elle à l'intérieur d'elle-même.

Mais ses lèvres restent pincées en une ligne de froideur absolue. Le boîtier noir tombe au sol. Nils s'agenouille, son poignet prisonnier de l'étau. Elle voit les vaisseaux sanguins éclater dans son blanc de l'œil. Son bras recule lentement. La frappe est lancée. Ses doigts, pointés vers la gorge de l'homme qu'elle a cru aimer, fendent l'air.

Juste avant l'impact, le texte dans sa vision change.

Alerte : Interférence externe détectée.

Le boîtier noir au sol clignote d'une lueur pourpre. Une décharge de mercure gelé s'engouffre dans ses tempes. Sa vision se fragmente. Nils, la pièce, le néon — tout se dissout dans un rugissement numérique. La conscience revient par couches. D'abord, une odeur de citron et de statique. Puis, le toucher de draps froids, glissants comme

de la soie synthétique. Elle ouvre les yeux. Toujours ce plafond blanc.

Elle se redresse. Ses mouvements sont un chef-d'œuvre d'efficacité cinétique. Elle est dans une chambre d'hôtel qui semble sortir d'un catalogue pour l'élite. Elle se dirige vers le miroir de la salle de bain. La femme dans la glace est une étrangère. Ses yeux sont d'un violet profond, brillant d'une faible luminescence interne. Elle touche sa joue. Sous la peau, une densité inhabituelle, comme de la fibre de carbone.

Une fenêtre semi-transparente éclot dans son champ de vision.

Installation de la mise à jour terminée.

Une adresse. Un nom. Une cible : NILS.

La porte de la chambre émet un déclic électronique. Quelqu'un vient de déverrouiller sa réalité. Nils entre. Il ne porte plus sa veste râpée, mais un costume sombre. Il tient un émetteur.

— La calibration est terminée, dit-il. Sa voix est un scalpel.

— Pourquoi la photo, Nils ? demande-t-elle en désignant le cliché trouvé dans le tiroir, montrant une autre Elara morte sur une moquette sale.

— Ce n'est pas elle qui est morte. C'est ton historique. On a vidé le cache. Les souvenirs sont des virus.

Il fait un pas. La fenêtre contextuelle dans son champ de vision passe au rouge vif.

ERREUR CRITIQUE : Accès administrateur non autorisé.

Sa main droite commence à chauffer. Une brûlure électrique. Nils lève son boîtier. Il n'a pas peur. Il ressemble à un mécanicien devant une machine capricieuse.

— Tu es magnifique, murmure-t-il. Mais tu es trop chère pour que je te laisse partir.

Son index s'écrase sur la détente du pistolet qu'elle a trouvé dans le tiroir. Elle n'a pas donné l'ordre. Le coup de feu déchire le silence. Nils recule, mais il ne tombe pas. Il se fragmente. Son corps se pixélise en une cascade de blocs noirs. Un hologramme.

Une nouvelle notification s'affiche :

CIBLE VIRTUELLE ÉLIMINÉE. LOCALISATION RÉELLE DU SUJET : 1,2 KM. MODE PRÉDATION ACTIVÉ.

Le luxe de la pièce s'évapore. Les murs se couvrent de moisissure. Les draps blancs redeviennent des sacs plastiques sales. Le décor n'était qu'un filtre, une couche de réalité augmentée pour calmer le cobaye.

La porte de la chambre explose sous une charge thermique. Trois silhouettes en armure tactique pointent leurs lasers sur sa poitrine. Sur leurs brassards, un logo brille : SOURCE.

« Elara v5.2, identifiée », grésille une voix dans son crâne. « Procédez à la récupération du matériel. Effacement de la personnalité en cours. »

Le laser rouge se fixe sur son œil gauche.

Décompte avant formatage : 05... 04... 03...

FIN

Merci d'avoir lu "BACKUP"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)